

plus

la presse

MONTRÉAL, LE SAMEDI 1^{er} FÉVRIER 1986

LES CHINOIS MUSULMANS DU XINJIANG Mahomet résiste à Mao

page 10



Stress au travail: le mal du siècle

page 3

 nouvelles
frontières

• République Dominicaine
299\$ 7 FÉVRIER AU 12 AVRIL
• Vol Cumana 379\$ 3 FÉVRIER AU 26 AVRIL
• Martinique, Guadeloupe
419\$ 1^{er} MARS AU 12 AVRIL

Vois aller-retour de Montréal, taxes en sus.

 nouvelles
frontières

1130 boul. de Maisonneuve 288-4800
800 boul. de Maisonneuve 842-1450
Sans frais de l'étranger 1-800-361-2133

Débitrice d'un permis du Québec

LES PHOTOS DE

la presse

Robert Mailloux



Micro-climat

Que dit au juste la chanson de Gilbert Bécaud ? Ah oui ! « Y'a toujours un côté du mur à l'ombre... » Mais s'il faut en croire cette photo prise un jour où le mercure stagnait désespérément à -20° C, il y a toujours aussi un côté du mur au chaud et au sec.

Du moins, à la station Place d'Armes où ce quidam donnait aux passants transis une interprétation toute personnelle de l'expression « métro-boulot-dodo ». Ou peut-être faisait-il parti d'un tableau vivant à la gloire du slogan bien connu : « Il fait beau dans le métro » ?

Fiche technique

Appareil: Nikon F-3
Objectif: 24 mm
Exposition: 1/15^e à f/8
Pellicule: Kodak Tri-X

Stress au travail: le mal du siècle

« J'ai vécu l'enfer », laisse échapper Lucie Beaudoin lorsqu'elle se souvient de cette période de sa vie où, durant deux ans, elle a occupé un emploi d'agent d'assurance chômage à Emploi et immigration Canada. Deux ans à dormir trois heures par nuit, à souffrir de maux de tête incessants et à perdre tout appétit.

Assise sept heures par jour devant un écran d'ordinateur Lucie s'effondrait régulièrement en larmes à cause de stress que provoquait chez elle ses nouvelles fonctions. Jusqu'à ce que son médecin lui prescrive trois mois de congé et qu'elle change finalement d'emploi.



Christian Rioux

« C'en était trop : les clients qui, après quelques heures dans la salle d'attente à espérer un chèque, vous insultent et blasphèment. Les patrons incompetents qui ne vous laissent aucune autonomie dans le travail. Les demandes urgentes à la dernière minute pour des textes qui vont ensuite trainer plusieurs jours sur le bureau du patron. J'avais parfois l'impression de travailler dans une véritable usine, une shop comme disaient les camarades de travail. Non, vraiment, c'en était trop ! »

Lucie n'est pourtant pas un cas unique. Elle est un exemple extrême parmi ce 60 p. cent de canadiens qui déclaraient en 1982 avoir vécu dans leur milieu de travail un stress excessif au cours de la dernière année.

Plus significatif encore, son emploi est typique de ceux où les risques de subir un stress extrême est particulièrement élevé selon une étude récente du National Institute of Occupational Safety and Health des États-Unis réalisée à partir des taux d'admission dans les hôpitaux américains pour des problèmes reliés au stress comme les ulcères, les problèmes cardio-vasculaires et d'ordre émotif. Conclusion : ces maladies sont plus fréquentes chez ceux qui occupent des emplois en relation directe avec le public et où le personnel se retrouve pour ainsi dire pris en sandwich entre la volonté des patrons et les récriminations de la

clientèle... tout en devant bien sûr conserver le sourire.

Ce n'est donc pas nécessairement le patron, toujours entre deux avions ou deux conférences, qui souffre le plus du stress. Mais il y a fort à parier que ce soit sa secrétaire chargée d'organiser l'emploi du temps et de voir aux moindres désirs de monsieur.

Tous les experts en relations industrielles et en psychologie du travail confirment ce diagnostic. Il y a des emplois à risque comme ceux d'infirmière et de professionnel de la santé en général, les serveuses, les contrôleurs aériens dont 30 p. cent font des ulcères de l'appareil digestif, partout où l'on est responsable d'être humains plutôt que d'objets ou de machines. Ce qui ne veut pas dire que ces conditions servent à elles seules à expliquer le stress au travail. En réalité, la mécanique de ce phénomène encore mal comprise est beaucoup trop complexe pour se résumer à une liste d'emplois dangereux qu'il suffirait d'éviter pour éloigner le fléau.

Sans stress vous êtes mort !

« Certaines personnes seront stressées à cause de l'ampleur et du nombre de responsabilités qui leur incombent. D'autres seront stimulées par des tâches exigeantes, alors qu'elles vivront un stress incroyable si elles accomplissent un travail routinier sans beaucoup de stimulants. Le stress est quelque chose d'éminemment individuel et subjectif. » Cette conclusion est pour André Arsenault, chercheur à l'Institut de recherche sur la santé et sécurité au travail, le fruit de huit ans de travail ponctué par la publication de plusieurs études sur le sujet.

André Arsenault, dont le jugement fait autorité au Canada et au Québec, se refuse à attacher le stress à une catégorie d'emplois particuliers. Il distingue deux types de stress plus ou moins importants selon le travail.

Le stress intrinsèque vient directement de la stimulation que provoque un travail qui procure une satisfaction. « C'est le stress du *workaholic*, cet alcoolique du travail, que l'effort galvanise au point où il ne peut plus s'arrêter et se lève la nuit pour prendre en note une bonne idée. »

□ Le stress extrinsèque est celui qui est causé par les conditions de travail inadéquates, par un patron qui exige deux ou

trois choses en même temps, les conflits de rôles, etc.. Dans ce dernier cas, le stress entraînera des conséquences tout à fait opposées, mais plus facilement mesurables : absentéisme, fuite du travail, roulement du personnel.

D'un côté comme de l'autre, les coûts sociaux de ces deux formes de stress sont énormes, que l'on pense aux problèmes cardio-vasculaires qui tuent chaque année environ 13 000 Québécois. Or, selon les chercheurs, « la maladie cardio-vasculaire est reliée de façon claire et définitive à l'univers du travail », ainsi que l'écrivait en 1980 André Arsenault.

Certains chercheurs rapportent une augmentation des absences pour maladie mentale à laquelle le stress ne serait pas étranger, de 150 p. cent chez les hommes et de 300 p. cent chez les femmes depuis 15 ans. Aux États-Unis, le coût annuel de l'ulcère peptique et de la maladie cardio-vasculaire était de \$45 milliards. Parallèlement, les sondages montrent que la main-d'oeuvre, plus qualifiée, attend beaucoup plus qu'autrefois de son milieu de travail en terme de réalisation personnelle. La nature des tâches évolue cependant plus lentement. Pas surprenant que l'Association canadienne pour la santé mentale prévoit que le stress est en voie de devenir le problème de santé mentale le plus important au pays.

C'est d'ailleurs à un Canadien, professeur à l'Université de Montréal, que revient le mérite international d'avoir le premier identifié le stress en 1936. Hans Selye définit le stress, qualifié alors de syndrome général d'adaptation, comme toute réponse de l'organisme à une stimulation et il s'empresse d'ajouter que l'absence de stress entraîne automatiquement la mort. Le stress, « cette épice de la vie », disait-il, est absolument nécessaire. Un minimum de stress est essentiel à toute activité humaine. Les études démontrent qu'en milieu de travail un certain niveau de stress permet d'atteindre une bonne productivité, mais qu'au-delà de cette limite le ticket n'est plus valable et la productivité diminue. Depuis, les chercheurs ont trouvé que cette limite variait considérablement selon les individus.

« Hot » ou « Cool », « Dog » ou « Cat » ?

« À travail égal, il y a des individus qui vont amplifier le stress et d'autres qui vont se



photo Réal Saint-Jean, LA PRESSE

André Arsenault

protéger en le filtrant », dit André Arsenault.

Les personnes de type A (ou « Hots ») qui seront plus sujettes aux problèmes cardiaques vont au devant de l'action, elles voudront toujours arriver les premières. « C'est le type même du vendeur d'assurances qui fait irruption chez vous et met le pied dans la porte pour vous obliger à lui parler. » René Lévesque serait selon un spécialiste rencontré presque une caricature vivante du type A.

Les personnes de type B (ou « Cools ») sont plus portées sur la réflexion, la concentration. « C'est ceux qui tiennent la solution du problème dans leur poche, mais qui ne le disent pas. » Ils seront moins sujets aux troubles cardiaques.

Ces profils de personnalité élaborés dans le cadre d'études faites sur des patients ayant rencontré des problèmes cardiaques, servent de façon générale à définir votre personnalité dans tous les programmes destinés à combattre le stress en milieu de travail.

D'autres recherches tentent de classer les individus selon qu'ils se sentent responsables des événements qui les entourent et veulent les contrôler (ce sont les « Cats ») ou en attribuent les causes à leur environnement (ce sont les « Dogs »).

En combinant ces catégories, André Arsenault concluait au terme d'une étude de plusieurs années sur le stress en milieu hospitalier que les personnes de type A sont les plus stressées et qu'elles le sont d'autant plus

qu'elles attribuent les sources de leurs problèmes à des causes extérieures à elles-mêmes.

Ces catégories pourtant très utilisées sont cependant contestées par plusieurs. Notamment, par un article récent du *New England Journal of Medicine* qui affirme que l'hostilité et la colère refoulées sont beaucoup plus annonciatrices de complications cardiaques que les classifications traditionnelles de types A ou B.

Pour ajouter à la confusion, la revue *Fortune* révélait il y a plusieurs années que parmi les 500 dirigeants des plus grandes compagnies américaines, la majorité était de type B, c'est-à-dire, théoriquement, moins entreprenants et compétitifs !

Cela démontre à tout le moins qu'aucun instrument scientifique de mesure du stress n'a encore été mis au point depuis que Hans Selye a mis en évidence le phénomène. Là-dessus tous les chercheurs s'entendent, tout comme ils s'entendent sur le fait qu'il n'est pas nécessaire d'attendre la mise au point du test parfait avant d'agir sur les causes de stress en milieu de travail.

Un vieux routier du stress

Dans son bureau du quinzième étage de la tour Bell à Montréal, travaille un vieux routier de la lutte au stress. Depuis 20 ans qu'ils s'escriment à la combattre, le Dr Pomerants, médecin des services de santé de la compagnie Bell, sait de quoi il parle. Entre 1962 et 1965, jeune étudiant fougueux, il participe à pas moins de cinq projets de recherche en cardiologie et trouve le temps d'aller travailler un an à Londres. De retour au pays, c'est le « burn out », l'épuisement professionnel complet, même si à l'époque l'expression n'existait pas encore.

Le Dr Pomerants sera donc un pionnier en la matière, d'abord en travaillant à la réhabilitation des malades cardiaques qui ne se faisait pas dans les hôpitaux et ensuite en fondant le premier programme canadien destiné à combattre le stress en milieu de travail.

C'est avec des images et des sons, un diaporama, qu'il convainc la direction de la compagnie Bell de l'importance de la question. « Ce n'est pas facile de convaincre des dirigeants d'entreprise qui travaillent 16 heures par jour que des employés peuvent vivre un stress énorme et être complètement

Je suis stressé mais je me soigne

Lundi matin, 8 h, le soleil flamboie sur l'autoroute Laval-Ouest. Un à un, ils arrivent, cravate ajustée, rimmel étincelant, mallette au bras, mais le fond de l'oeil encore un peu flou à cette heure matinale. Qu'y a-t-il de commun entre un responsable de la formation du personnel chez Bombardier, une travailleuse sociale du CLSC de Saint-Eustache, une secrétaire de direction à Hydro-Québec, un chef de section dans la vente, un enseignant et la responsable d'une agence de placements? Rien, sinon le stress. Rien d'autre au monde n'aurait pu les réunir, sinon une session de deux jours destinée à combattre ce mal mystérieux qui se répand plus rapidement que le sida parmi les cadres d'entreprises et les cols blancs en général.

Prosystdev, une filiale de Self Management Systems International de Toronto, s'est donné pour tâche de soigner la psyché malade des entreprises, petites ou grandes, ainsi que de la gestion étatique. Particulièrement actifs dans le milieu des fonctionnaires de la capitale nationale ou chez les enseignants, ses animateurs offrent un soutien aux cadres qui doivent subitement réorienter leur carrière, préparer leur retraite ou apprendre à dominer le stress lié à leur emploi.

Ici, pas question de se mettre à raconter son « vécu » de stressé professionnel, ni d'échanger sur ses mauvaises expériences

en milieu de travail. Nous ne sommes pas dans un CLSC. « Ce que les employeurs craignent le plus lorsque nous proposons nos services, confiera Carl Haince, l'animateur de la session d'aujourd'hui, c'est que les employés commencent à se raconter tout ce qui ne va pas au bureau et pensent à tout bouleverser. »

Pour éviter un surmenage inutile aux chefs d'entreprises, Prosystdev propose donc l'autogestion... du stress bien entendu! Car, souligne l'animateur, dans 95 p. cent des cas, les conditions de travail, on ne peut pas les transformer!

Pourtant, les participants, assis autour d'une même table, le poing gauche serré et orienté vers le plafond, obéissant en cela aux ordres de l'animateur, ont bien plus l'air d'une bande de vieux gauchistes que de cadres d'entreprises. C'est que Carl Haince, qui joint l'exemple à la parole, a son explication bien à lui de ce qu'est le stress. Après trois minutes dans cette position inconfortable, les participants ont la permission de redescendre le bras, heureusement, plusieurs commençaient à se tortiller sur leur chaise. « C'est ça le stress, c'est un déséquilibre qui finit par accaparer tellement de vos énergies que votre concentration au travail en est diminuée. »

Après ce petit exercice, chacun s'engage dans une démarche individuelle où il apprendra qu'il ressemble à s'y mé-

prendre à une grosse chaudière chauffée à blanc et dont les soupapes de sûreté sont plus ou moins bloquées. Après avoir traversé toute une série de questionnaires personnels, vous pourrez enfin identifier ce qui pour vous est cause de stress, vous saurez si vous êtes du type A, entreprenant, combatif et plus porté vers la crise cardiaque ou du type B, plus calme et posé. Enfin, au détour de questions dont les résultats demeurent toujours confidentiels, vous analyserez votre style de vie et découvrirez si vous faites partie de ceux que le stress est en train de brûler au travail (« burn out ») ou de cet autre groupe, tout aussi mal en point, que le manque de stress nécessaire est en train de rouiller complètement (« rust out »).

Attention aux erreurs de calcul. J'ai presque frôlé la crise cardiaque lorsqu'à la suite d'une petite confusion dans l'addition des réponses à l'un des questionnaires, je me suis retrouvé 20 points au-dessus des stressés professionnels les plus irrécupérables. Je me voyais déjà à l'hôpital lorsque, lorgnant par-dessus l'épaule de mon voisin, je réalisai mon erreur. En additionnant les chiffres de la bonne colonne, je me retrouvai dans la catégorie plus confortable des stressés moyens qui doivent se surveiller.

Chez personne le stress n'est vécu de la même manière. Gisèle, la quarantaine avancée, a commencé à sentir le poids du

stress le jour où on lui a coupé son poste. « Durant deux semaines, j'ai travaillé sans avoir de poste défini. J'étais rémunérée, mais il fallait que je trouve à m'occuper moi-même sans qu'on attende de moi une tâche particulière. Ce fut une expérience épouvantable. C'est là que j'ai réalisé que la sécurité d'emploi, il ne fallait plus y penser! »

Pour Nathalie, travailleuse sociale de moins de 30 ans, les problèmes sont différents. « Il n'est pas toujours facile de rester froide devant les difficultés émotives des personnes qui viennent me consulter. » Sollicitée de toutes parts, elle arrive difficilement à concilier le travail de bureau et les visites à domicile dont elle revient souvent bouleversée.

Jean-Luc a vécu durant quelques mois le stress du département du marketing dans l'entreprise où il travaille. « Il fallait régulièrement travailler le samedi et le soir. Celui qui refuse ce rythme de fou se fait poliment signifier que l'emploi n'est pas fait pour lui, c'est juste si il ne retrouve pas son bureau dans le couloir en rentrant du week-end. » Avec une séparation sur les bras et la responsabilité de son jeune fils, c'en était trop!

Carl Haince rencontre ainsi au fil des semaines des dizaines de cadres pour qui le stress au travail est devenu un véritable fléau. « Depuis le début des années 80, beaucoup de cadres

d'entreprises, pour ne pas perdre leur emploi, se sont dit qu'ils devaient travailler plus fort et plus longtemps. Ils se sont crispés, ont négligé leur vie personnelle et sont finalement devenus moins productifs. Quand est venu le temps des mises à pied, ils ont été les premiers remerciés de leurs services. Chez beaucoup d'enseignants par exemple, le problème est différent. Après 20 ans de carrière, ils vivent le stress de la personne qui s'est enfermée dans la routine quotidienne et sent ses capacités dévaluées. C'est le rust out. Ils viennent me voir en me disant qu'ils ne sont que de pauvres enseignants sans qualifications aucunes. »

A tous ceux-là, Carl apprend à jouer à la bourse avec leur expérience et leurs capacités de travail. « L'essentiel, c'est de prendre confiance dans sa valeur marchande et de s'assurer de recevoir un bon retour sur son investissement... » L'essentiel c'est de savoir se vendre et d'évaluer correctement le stress qu'on est prêt à accepter pour la satisfaction que procure l'emploi que l'on doit assumer. A cela s'ajoute quelques techniques de relaxation utiles.

La journée terminée, un à un les participants reprendront le chemin de la maison, du travail et du stress, avec lequel ils tenteront malgré tout d'apprendre à vivre.

C. R.

Le stress a beaucoup à voir avec le style de gestion

→
épuisés après huit heures de travail. » Depuis, 3 000 personnes ont vu son diaporama, il a animé des centaines de sessions d'information et de cours de relaxation, pratiqué d'innombrables consultations personnelles et prononcé des dizaines de conférences dans tous les milieux.

« Pour agir sur le stress, il faut agir sur l'environnement, mais aussi sur l'individu. Il est important de ne pas attendre que les conditions de travail aient changé avant de faire quelque chose. »

C'est aussi l'opinion de Pierre Varin, psychologue au service de santé et sécurité d'Hydro-Québec à Montréal. Après un projet pilote réalisé en 1980 auprès d'un groupe d'employés de bureau, il croit dans l'utilité de programmes d'intervention clinique qui offrent à l'employé un service de consultation lui permettant d'identifier les causes de son stress et d'agir dessus. Il considère aussi que l'on ne peut agir sur les causes du stress



Le Dr Pomernants, de Bell Canada. photo Réal Saint-Jean, LA PRESSE

sans nécessairement amener l'employé à s'impliquer dans la gestion de l'entreprise. C'est

pourquoi il se fait fort de souligner qu'il s'appuie sur cet article de la philosophie de gestion

d'Hydro-Québec qui favorise la participation des employés aux décisions qui les concernent. Malheureusement, cela n'est pas possible dans toutes les entreprises.

Car, le stress a beaucoup à voir avec le style de gestion. « Beaucoup de grandes entreprises, souligne André Arsenault, sont gérées comme s'il s'agissait encore de petites entreprises. Lorsqu'une compagnie est jeune et compte très peu de personnes, il lui faut des employés entreprenants qui n'ont pas peur de foncer et une gestion centralisée. Quand l'entreprise grossit, si elle n'embauche que ce genre de personnes et si elle ne décentralise pas les responsabilités, ce sera la catastrophe. Le climat de travail deviendra rapidement invivable. Beaucoup d'entreprises n'ont pas su franchir ce cap. »

Autogestion du stress ou autogestion tout court? Les deux réalités ne sont pas très éloignées ajoute le chercheur selon qui une des meilleures façons de réduire le stress consiste à fa-

voriser la négociation et à apprendre à partager le pouvoir.

Pendant que l'homme de science achève de m'expliquer les mécanismes subtils du stress en milieu de travail, il écrase machinalement sa nième cigarette dans le cendrier qui déborte. J'apprendrai par hasard que la veille il a travaillé jusqu'à 22 h 30 et fait régulièrement des semaines de 60 heures.

« Je le sais, je suis le type même du *workoholic* de type A, mais j'essaie de me corriger. Excusez-moi, je dois vous quitter. Je prononce une conférence sur l'heure du dîner et je n'ai pas une minute à perdre... » □

CHRISTIAN RIOUX est journaliste pigiste.

TROIS ATTITUDES POSSIBLES FACE AU STRESS

Fuir, s'adapter ou changer les conditions de travail

Il y a deux ans, une étude du Conseil du travail du Canada citait l'exemple de cet employeur qui fournissait gratuitement une bouteille d'aspirines à ses employées qui faisaient du traitement de texte, assises toute la journée devant l'écran. Il n'avait trouvé rien de mieux pour les soulager des maux de tête chroniques dont elles souffraient.

Si l'innovation technologique a l'avantage parfois d'éliminer certains travaux difficiles et abêtissants, elle en transforme d'autres en routine où les employés perdent tout contrôle sur leur travail et sont soumis à un contrôle perpétuel. Bref, si l'automatisation est en voie de faire disparaître la chaîne de montage, elle transforme bien des employés de bureau en travailleuses d'usine.

Malgré ces tendances, le stress n'est pas encore véritablement reconnu comme maladie liée directement au travail, même si la toute nouvelle loi 42 sur la santé et sécurité au travail semble entrouvrir une porte en considérant les problèmes d'ordre psychologique.

« Les causes soumises à la Commission de santé et sécurité au travail concernant directement le stress sont pratiquement perdues d'avance. Nous n'en avons jamais gagné, car le lien entre le stress et le travail est toujours très difficile à établir hors de toute doute. » Pourtant, à tous les jours, ajoute Marc Caissy, responsable de la santé et sécurité au syndicat des travailleurs de General Motor à Boisbriand, des employés défilent dans son bureau pour des problèmes liés au stress. Au moment où il me parle, le stress serait responsable de 15 cas d'arrêt de travail, peut-être plus.

Parmi eux, un jeune ouvrier de 30 ans, employé depuis 9 ans sur la chaîne de montage. Son dernier emploi consistait, depuis 4 ans, à fixer trois vis — pas une de plus — et à installer une moulure sur l'aile des voitures qui défilaient devant lui au rythme de 47 à l'heure. L'opération dure en tout 45 secondes et meuble neuf heures par jour. Impossible d'arrêter 30 secondes. Pour aller aux toilettes, il faut attendre 30 ou 45 minutes que quelqu'un vienne vous remplacer.

En 1981, quand Robert est transféré d'un horaire variable à un horaire de nuit, il réalise qu'il lui faudra dix ans minimum avant de retravailler de jour. C'est là que ses problèmes ont commencé. Il perd le sommeil, a des maux de dos, n'a

plus d'appétit et se fracture finalement la colonne en tombant de la chaîne de montage. De retour au travail, ce grand gaillard s'effondre en larmes à la moindre occasion. Le matin, il fait dix fois le tour de l'usine en voiture avant de se résoudre à y mettre le pied.

Attendant une décision de la Commission de santé et sécurité au travail, Robert peut à tout moment être rappelé au travail selon le désir des psychologues et des médecins de la compagnie.

Ce genre de cas n'est pas rare, selon Marc Caissy, et frappe particulièrement les jeunes qui ont fait quelques études avant d'entrer sur le marché du travail. « A 30 ans, avec un diplôme d'études collégiales, c'est dur de penser que tu passeras 20 ans de ta vie à visser toujours les mêmes trois petites vis. »

L'an dernier, au Syndicat des fonctionnaires provinciaux du Québec, la Commission de santé et sécurité au travail a refusé de subventionner l'information sur le stress dans le cadre d'un programme de subvention de \$84 000. Pourtant, considère Denis Gaudreau, vice-président du syndicat, les principaux problèmes de santé chez les fonctionnaires sont liés au stress.

À preuve, les 1 000 membres de l'Alliance des professeurs de Montréal qui se sont inscrits au printemps dernier, à un atelier sur le sujet lors du colloque pédagogique annuel du syndicat. C'était l'atelier le plus populaire entre tous. Denis Grenon, vice-président de l'Alliance, déplore le fait que la Commission des écoles catholiques de Montréal dépense cette année \$500 000 pour contrôler les absences alors qu'elle vient à peine d'accorder \$100 000 à un programme d'aide aux employés.

Autre politique particulièrement stressante, celle du contrôle serré des horaires qu'a connu Rita Jalbert, une enseignante de l'école Évangéline qui a 23 ans d'expérience à son actif. Le 15 octobre dernier, la direction de l'école lui remet un horaire détaillé à suivre à la lettre dans lequel sont comptabilisés des déplacements de deux minutes et des périodes de surveillance de 39 minutes exactement. L'enseignante, qui n'en croyait pas ses yeux, s'est écroulée et est rentrée directement à la maison.

Des exemples comme ceux-là, Louise Bordeleau en rencontre tous les jours dans le centre-ville de Montréal où une enquête révélait, il y a quelques an-

nées, que la moitié des personnes, surtout les femmes, souffraient de fatigue oculaire, le quart de maux de tête réguliers et 10 p. cent avaient des problèmes d'insomnie. Psychologue, elle oeuvre au sein du seul CLSC du Québec à développer un programme de santé psychologique au travail.

« Il est prouvé que les personnes qui travaillent sur des cadences imposées, comme c'est particulièrement le cas au centre-ville, sont celles qui prennent le plus de temps à récupérer quand elles rentrent à la maison. C'est comme si le rythme du travail les poursuivait toujours. Louise Bordeleau s'étonne que les problèmes de stress soient encore si peu reconnus : « Quand, dans une usine, il y a des problèmes de bruit qui affectent l'ouïe des employés, on intervient, quand c'est un problème de stress, on change de travailleur. »

Pourtant, certaines grandes entreprises commencent à s'intéresser à la question. L'Institut canadien du stress à Toronto qui a repris l'héritage du Montréalais Hans Selye, travaille actuellement avec 18 entreprises afin de les aider à réduire les causes du stress au travail. Ce sont essentiellement de grandes compagnies, dont Bell Canada à Toronto où un projet pilote est en cours avec les téléphonistes dont le travail est parmi les plus chronométrés et surveillés. Richard Earle, président de l'institut se réjouit des résultats de l'expérience qui a déjà permis de réduire de 8 p. cent l'absentéisme et de 37 p. cent les accidents. « Pourtant, dit-il, il s'agit

souvent de transformer des choses simples qui dans l'organisation du travail peuvent causer un stress énorme aux employés. »

À Via Rail, Air Canada, Hydro-Québec, Téléglobe Canada des projets particuliers sont en cours. Téléglobe Canada rembourse par exemple 75 p. cent des coûts d'un programme de conditionnement physique, jusqu'à concurrence de \$250, à 1 350 de ses employés. Mais les programmes sont encore souvent limités aux cadres d'entreprise ou demeurent des projets pilotes. Ce qui fait dire à Richard Earle « qu'il faut absolument que toutes les entreprises s'intéressent à cette question pour laquelle la collaboration syndicale est absolument nécessaire. En réalité, il n'y a que trois attitudes possibles face au stress : fuir, s'adapter ou transformer les conditions. Je crois qu'il est préférable de changer les conditions tout en aidant les individus à contrôler leur stress. »

Marie-Andrée Beaupré, de l'Association paritaire pour la santé et sécurité au travail du secteur des Affaires sociales déplore cependant le manque de collaboration patronale et syndicale. « C'est un sujet très chaud en ce moment. On ne s'entend pas du tout sur la question. Les syndicats veulent que l'on fasse des recherches sur le stress et les patrons ne veulent pas trop aborder le sujet. »

Et dire que les experts s'entendent pour dire que la coopération est un des meilleurs moyens de réduire le stress.

C. R.

plus

Éditeur
Roger D. Landry

Coordination
Claudette Tougas

Responsable
des chroniques :
Pierre-Paul Gagné
Tél. : (514) 285-7070

Page couverture :
Sygma

Mise en page :
Jacques Gagnon
Fernand Marcotte

Collaboration

Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio
Jean-François Doré
Serge Granier
Sophie Huet
Claude Lafleur
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Pascal Manoukian
Mario Masson
Huguette O'Neil
Alice Parizeau
Simone Pluze
Christian Rioux
Louis Wiznitzer
Toronto Michel Labrecque
Vancouver Daniel Raunet
Mexico Francis Pisani
Managua Jacques Lemieux
Paris Louis-B. Robitaille
Londres C. Saint-Germain
Costa Rica Gilles Paquin
San Salvador Édith Coron
Bonn André Racicot
Washington Jean-F. Lisée
New York Edouard Jacob
ONU Michèle de Rosset
Vienne Claude Moniquet
Tokyo Lillian Ginoza
Taiwan Jules Nadeau
Tel-Aviv Victor Cygielman

Publicité

Responsable
des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

Secrétariat
Micheline Perron
Tél. : (514) 285-7319

VOTRE PROPRE BIÈRE

SPÉCIAL - EXPORT

POURQUOI PAYER

LE GROS PRIX POUR VOTRE VIN OU BIÈRE?

à partir de **6,95\$** pour 60 bouteilles

plus de 40 sortes de bière :
ale, lager, stout, brunes,
blondes, fortes, douces,
etc.

Faites-les vous-même en 1 semaine.
Vaste choix de produits, équipements, ingrédients, livres, recettes, etc.

SERVICE FIABLE DEPUIS 16 ANS

Les Dignes du Seigneur

MONTREAL	LAVAL
Centre le Bazar 3628 Côte Vertu St-Laurent (sortie 62 de la T.C.) 337-8374	5157 rue Bélanger Est (Est de Viau) 729-2294
	544 Des Laurentides Pont-Viau 663-7090

La faillite du mariage provoque celle de Pronuptia

PRONUPTIA a fait faillite. La nouvelle a fait la une des journaux et suscité des commentaires à la télévision. Pourtant, des faillites, on en enregistre à la pelle, tout les jours et personne ne s'en offusque. Mais PRONUPTIA, disparaître? C'est pire que la fin d'une époque. C'est l'effondrement d'une Institution. Oui, celle du mariage. Depuis un siècle et demi PRONUPTIA fournissait, à travers



Louis Wiznitzer

toute la France, à celles qui s'apprétaient à prendre mari, leurs robes de mariées. Depuis celles de haute gamme jusqu'à celles qui étaient à la portée des bourses les plus modestes. Un mariage « bien », c'est-à-dire dans les règles, passait par Monsieur le Curé, mais aussi par PRONUPTIA. Cette vénérable institution marchande était bel et bien un pilier de ce vieux pays, un garde-fou, une marque de l'identité nationale.

Quel choc, donc. Mais les chiffres sont là, cruels, irréversibles. En 1970 on a enregistré en France 400 000 demandes de mariage. Cette année seulement 284 000. Le mariage est démodé. Deux couples sur trois vivent en concubinage. Comme aux États-Unis. Chacun pour soi. On fait un bout de chemin ensemble. Souvent on reste carrément célibataire. On peut, sans problème, reprendre ses billes « quand ça ne va plus ».

Le divorce d'ailleurs a lui aussi « éclaté ». Comme aux États-Unis, un mariage sur deux en France se termine par un divorce. 53 000 divorces en 1975, 103 000 en 1984. Du simple au double en dix ans. C'est la révolution des mœurs, non plus en surface, à coups de symboles et de proclamations, mais en profondeur. La France profonde se déchristianise. Le mariage cesse d'être une institution sacrée. Il est vrai que la France n'est pas seule dans son cas. Elle se trouve, pour ce qui est du pourcentage des divorces, à peu près au même niveau que l'Allemagne fédérale, le Pays-Bas et loin derrière la Grande-Bretagne, et la Suède, à cela près qu'elle est catholique.

Dans les années soixante « ça ne se faisait plus de se marier » dans les milieux intellectuels et artistiques. Il s'agissait alors de se démarquer vis-à-vis du conformisme, d'être moderne et à

la limite, « pur ». Le mariage, quelle compromission! Mais dans la vieille bourgeoisie française, la haute aussi bien que la petite, dans les campagnes, dans les faubourgs ouvriers, on se mariait comme c'était la coutume depuis plus de mille ans.

La poutre a cédé

Brusquement, la famille, cette poutre-maitresse de la société française, a cédé. Les jeunes, à partir de 18 ou 19 ans, quittent le foyer familial, s'installent tant bien que mal à leur compte. Les adultes n'ont plus le temps — ni les moyens — de s'occuper de leurs gosses et de leurs propres parents âgés. Chacun court après l'emploi et le dollar — non pardon, le franc. L'intérêt immédiat a pris le pas sur les traditions. L'Église le dimanche? Quelques-uns y vont encore, mais les légions se précipitent du côté des grandes surfaces, pour faire les achats pour lesquels ils n'ont pas de temps durant la semaine.

Une loi en 1976 a assoupli la procédure du divorce. Mais elle n'a fait qu'entériner une situation de fait. La plupart des tribunaux appliquaient déjà avec flexibilité les lois antérieures très rigides. La loi a facilité les choses, reconnu une situation, elle n'en a pas été la cause. On trouve dans le commerce des « guides de divorce » qui contiennent mille renseignements pratiques d'ordre juridique, financier, psychologique. Et à Paris, Bordeaux, Lyon, Lille, Nancy, Rennes, des centres d'apprentissage du divorce, institutions bénévoles qui prodiguent des conseils, ont pignon sur rue.

Rupture de contrat

Longtemps le mariage a été indissoluble. Aujourd'hui il s'agit d'une rupture de contrat. Un magistrat spécialisé se réfère à un certain nombre de règles : qui a commis quelle faute, pour distribuer les torts et répartir les biens. Il confie la garde de ou des enfants selon les cas à la mère, au père ou aux deux. Autrefois, pour divorcer, les conjoints devaient s'écrire des fausses lettres d'insultes. L'enfant était confié à un époux qui, s'il le voulait, le confiait parfois à l'autre. Dans la pratique, les divorcés se partageaient déjà souvent la garde des enfants mais la loi s'est adaptée aux réalités nouvelles.

La pilule. La libération de la femme, son accès à l'emploi,

Les moyens de transports et de communication. Le bouleversement des horaires, l'éclatement des rôles « masculin » « féminin » : la technologie a balayé, à la façon d'une vague de fonds, des coutumes millénaires et atomisé la société française à l'instar de l'américaine. La stabilité, la sécurité en ont pris un vieux coup. Les êtres sont désormais à Paris comme à Chicago ballottés au gré des vagues.

Si l'on en croit les registres, ce sont les femmes qui deux fois sur trois demandent le divorce. Cela signifie que les femmes ont cessé d'être économiquement à la merci de l'homme. Par ailleurs, les demandes de divorce interviennent à présent au bout de 4 ans de mariage en moyenne au lieu de 8 à 10 ans autrefois. Enfin il s'avère que les divorcés au moins une fois sur deux ne se remarient plus.

D'après une étude récente citée par « Le Monde » on établit à 1 500 000 le nombre de divorcés non remariés, donc deux fois plus qu'il y a 20 ans. De plus en plus on vit ensemble sans se marier. Il n'est d'ailleurs pas impossible que le mariage soit remis à la mode, un jour, comme l'amour romantique, les airs tendres et tout ce que depuis 20 ans on a pris l'habitude d'appeler « ringard ». Mais à l'heure actuelle, pour le mariage (l'Époux et la « légitime ») c'est le creux de la vague. Par contre, on « trompe » moins qu'avant et le crime passionnel (« elle m'a trompée alors je l'ai coupée en morceaux » : titre qui revenait une fois tous les mois à la une des journaux depuis 1900 et n'affolait personne) est en nette régression.

Le SIDA va-t-il remettre en question la révolution des mœurs? Certains le pensent. En attendant, la faillite de Pronuptia a provoqué un frisson national. □



Le procès de Lortie est aussi le procès de la psychiatrie

Le 8 mai 1984, par un avant-midi pluvieux, le caporal Denis Lortie muni d'une mitraillette dans chaque main pénètre à l'Assemblée nationale du Québec. Vers les 10 heures, il entre au Salon bleu, s'assoit sur le fauteuil du président et tire sur tout ce qui bouge. Le bilan de cette fusillade : trois morts et neuf blessés.

Lors du procès Lortie, les avocats de la défense plaident l'aliénation mentale. Après l'audition de 53 témoins dont six psychiatres, le juge Ivan Mi-

nue et contenable mais qui, dans des situations de stress ou conflictuelles, peut devenir chaotique et tumultueuse ».

Trois cas semblables

Le Dr Talbot rappelle qu'un individu qui s'attaque à une figure d'autorité substitut du père et/ou de la mère (président, pape, députés) le fera pour trois motifs : liquider une agression dirigée vers l'autorité, se mettre sur la carte du monde et tenter de se faire tuer (suicide indirect). À cet effet, les cas McNaughten et Hincley peuvent être rapprochés du cas Lortie.

En 1843, McNaughten tue sir Edouard Drummond, secrétaire privé du Premier ministre, sir Robert Peel, s'étant mépris sur l'identité du premier. Il est acquitté pour aliénation mentale. Il s'ensuit une réaction alarmée dans la population, au point que la reine Victoria somme la chambre des Lords d'obtenir des juges, des réponses à cinq questions qui deviennent les règles de McNaughten. Quoique légèrement modifiées dans leur forme et sur le fond par la jurisprudence, elles sont la base de l'article 16 de notre Code criminel qui définit légalement la maladie mentale.

Le 30 mars 1981, John W. Hincley Jr. tente d'assassiner le président Reagan. Il est acquitté pour aliénation mentale. Le 8 mai 84, Denis Lortie tue trois personnes et en blesse neuf. Il est trouvé coupable de meurtre au premier degré.

Dans ces trois cas il y a similitude dans le fait que la ou les victimes appartenaient au monde politique, que le délit était public et que plusieurs médecins et psychiatres ont témoigné en défense et pour la Couronne.

Un profond malentendu entre le droit et la psychiatrie

« Le psychiatre qui s'aventure dans le système légal se voit obligé d'utiliser le langage, les règles, la logique du droit. Il se voit confronté à un système adversatif bien différent de la démarche médicale à laquelle il a été formé », précise le Dr Jacques Talbot.

Il ajoute : « Le droit et la psychanalyse sont deux disciplines qui répondent à des objectifs



photo Pierre Lohumière

Pour sa part, le Dr Jacques Talbot, psychiatre attaché à l'Institut Pinel de Montréal, voit l'affaire Lortie comme un cas-limite.

différents, dont les outils d'analyse, d'évaluation sont différents, dont les processus décisionnels sont à l'opposé. La conception de la personne est différente. Basée pour le droit, elle est basée sur le libre arbitre et sur la notion de responsabilité. Pour la psychiatrie, elle repose sur l'existence de motivations inconscientes et de conflits intrapsychiques. »

De plus, et ceci est très important, poursuit le Dr Talbot : « De savoir que la maladie mentale, au sens légal, est définie dans le Code criminel et que cette définition n'a rien à voir avec les notions psychiatriques actuelles est un prérequis sans

lequel aucun jugement, aucune opinion ne peuvent être donnés, ni retenus ».

Le respect de la loi de la preuve

Selon le Dr Talbot, il n'y a pas de doute que « le moteur des agissements de Lortie était la figure parentale ». À cet égard, l'importance de la mise en preuve des délits incestueux de son père était capital afin d'appuyer les témoignages des psychiatres en défense. Faute de preuve établie sur des faits, ces témoignages ne sont que des oui-dire.

« La procédure incomplète

amenée par la défense a non seulement semé le doute sur les propos des psychiatres mais a probablement faussé l'issue du procès », soutient le Dr Talbot. Cette preuve elle était, semble-t-il, facile à obtenir. Le père de Lortie avait en effet été condamné en 1969 à trois ans de pénitencier par le juge Robert Perron de la Cour des sessions de la paix de Québec pour crime d'inceste contre l'un de ses enfants.

Un expert en la matière a déclaré « qu'il suffisait de faire témoigner le greffier de la Cour des sessions de la paix de Québec pour établir la condamnation du père de Lortie ; c'était d'autant plus facile que c'était dans le même édifice, c'est-à-dire, le Palais de justice de Québec. »

L'amélioration de l'image projetée par la psychiatrie

Un sondage réalisé par le Centre de sondage de l'Université de Montréal pour le compte de la Corporation professionnelle des psychologues du Québec est révélateur de la méfiance avec laquelle monsieur et madame Tout-le-monde abordent la profession psychiatrique.

À la question : « Si vous aviez des problèmes personnels que vous n'arriveriez pas à régler vous-mêmes, comme des problèmes conjugaux, un état dépressif, des problèmes sexuels, lequel parmi les spécialistes suivants consulteriez-vous spontanément ? Le résultat : le médecin serait consulté par 40 p. cent des répondants, le psychologue par 30 p. cent, le travailleur social par 15 p. cent, le prêtre par 8 p. cent et le psychiatre, bon dernier, par 5 p. cent.

Jusqu'à quel point l'implication des psychiatres dans le système médico-légal, la publicité qui accompagne leurs témoignages et l'apparente contradiction qui entoure l'évaluation psychiatrique sont-elles responsables de l'image négative perçue par la population ?

À ceci, le Dr Jacques Talbot répond que « le psychiatre devant les tribunaux est en porte-à-faux, que sa situation est très inconfortable et ne peut que déboucher sur des affrontements mais que ce n'est pas là une réalité nouvelle. Il ajoute que les psychiatres doivent améliorer leur connaissance des mécanismes médico-légaux et procéder avec prudence, sérieux et honnêteté. Par ailleurs, la clé de l'amélioration de l'image de la psychiatrie auprès du public réside dans la diffusion d'une information pertinente afin de la faire mieux connaître. »

HUGUETTE O'NEIL est journaliste pigiste.



Huguette O'Neil

gneault déclare Denis Lortie coupable de meurtres avec préméditation et le condamne à 25 ans de prison.

Les psychiatres se contredisent

Ce verdict rendu par les membres du jury a remis en cause la notion même d'aliénation mentale et la valeur des témoignages des psychiatres lors d'un procès au criminel. Les témoins-experts présentés par Mes François Fortier et André Royer, avocats de Lortie, les psychiatres Pierre Mailloux, Louis Roy et Guy Tremblay sont tour à tour venus expliquer ce qui les portait à croire que Lortie souffrait de schizophrénie, de délire paranoïde ou psychotique.

En contre-preuve, trois psychiatres de la Couronne, les Drs Louis-Charles Daoust, Robert Duguay et Gilles Paul-Hus sont venus témoigner que Lortie savait ce qu'il faisait le 8 mai 84, qu'il souffrait tout au plus de problèmes de personnalité se situant entre la névrose et la psychose.

Au lendemain du verdict de culpabilité de Lortie, le Dr Jean-Jacques Bourque, président de l'Association québécoise des médecins psychiatres déclarait : « Si les psychiatres se sont contredits sur l'état mental de Denis Lortie, c'est que son cas n'était pas clair. »

Pour sa part, le Dr Jacques Talbot, psychiatre attaché à l'Institut Pinel de Montréal, voit l'affaire Lortie comme un cas-limite. Il s'agit d'une « organisation de la personnalité qui fait que l'individu a un mode de fonctionnement particulier : il ressent une émotion de rage et de colère le plus souvent conte-

La presse japonaise résiste aux nouveaux médias

Au Japon, la course aux nouveaux médias s'accélère. À l'occasion du trente-huitième congrès de la Fédération internationale des éditeurs de journaux (FEIJ) qui s'est déroulé récemment à Tokyo, les Japonais n'ont pas manqué de faire étalage, avec un certain chauvinisme, de leurs stratégies offensives pour investir dans tous les domaines de la communication. Comment la presse écrite pourra-t-elle survivre face à l'as-



Sophie Huet

saut des nouvelles technologies? Cette question était sur toutes les lèvres. Mais, à cet égard, les directeurs de journaux japonais nourrissent un bel optimisme.

Le tirage des principaux quotidiens a atteint un niveau légendaire : le *Yomiouri Shimbun*, numéro un, vend près de treize millions d'exemplaires par jour (éditions du matin et du soir cumulées). Le *Asahi Shimbun*, numéro deux mais le plus prestigieux, dépasse les douze millions d'exemplaires quotidiens, le *Mainichi Shimbun*, numéro trois, avoisine les sept millions d'exemplaires et le journal économique *Nihon Keizai* vend plus de trois millions d'exemplaires. Le Japon se place ainsi au deuxième rang mondial pour la pénétration dans les foyers. Puissant lobby d'influence, l'Association de la presse japonaise, la Nihon Shimbun Kyokai (NSK), qui organisait ce congrès, ne regroupe pas moins de cent quatorze journaux qui diffusent au total soixante-sept millions d'exemplaires.

Ces chiffres astronomiques ne doivent cependant pas masquer une réalité : au Japon comme ailleurs, la presse écrite doit faire face à ces concurrents redoutables que sont les nouveaux médias (télétexte), vidéotexte, banques de données, télévision par câble et par satellite...). « Nous ne pouvons pas laisser la presse écrite se faire submerger par le flot des nouveaux médias, lança, comme un cri d'alarme, M. Oshima, vice-président du comité de développement des médias, créé par la



Avides lecteurs de journaux, les Japonais s'arrêtaient dans la rue, à Tokyo, pour lire la dernière édition du *Yomiouri Shimbun* annonçant en manchette l'explosion de la navette spatiale américaine Challenger.

NSK en 1984. Pour éviter ce cauchemar, nous devons renforcer nos moyens dans le domaine des télécommunications, dans l'édition, l'impression et la distribution des journaux.»

Nouvelles technologies

Pour mettre au point une stratégie commune face à la révolution technologique en cours, l'Association de la presse japonaise a mis en place l'an dernier un comité pour inciter les journaux à diversifier leurs produits en investissant dans les nouvelles technologies. Un rapport a été publié sur le thème : « Les journaux à l'heure de la diversification ». Et dix compagnies de journaux ont

donné l'exemple en investissant dans la première chaîne nationale de télévision par câble, « The Japan Broadcasting Company ». Une vingtaine de journaux et agences de presse ont de même investi dans le premier service vidéotexte, appelé « Captain » (qui a débuté en novembre dernier à Osaka et Tokyo). Mais « Captain », service fort coûteux, en est encore à ses balbutiements, si on le compare à « Télétel » en France, ou « Télidon », au Canada. Plusieurs organes de presse japonais ont aussi pris des participations dans une télévision par câble récemment créée à Hiroshima, la Chugoku Cable.

Parmi les compagnies les plus performantes, la Nihon Keizai, créée en 1876, déploie des efforts fantastiques pour conser-

ver sa place de société leader dans le domaine des activités multi-médias : elle a créé sa propre banque de données, « Needs », spécialisée dans les informations financières et bancaires, qui a des milliers d'abonnés, y compris aux États-Unis, au Canada et en Europe. La Nihon Keizai Company a également une station de radio (qui diffuse 24 heures sur 24) et une chaîne de télévision (opérationnelle 20 heures par jour), une maison d'édition (qui produit trois millions d'ouvrages par an), des lettres d'information, notamment pour les quotations en bourse, un département de télécommunication, un institut de recherche. Et elle édite, outre le *Nihon Keizai Shimbun*, trois autres journaux, dont un en langue anglai-

se, *The Japan Economic Journal*. Cette diversification exemplaire doit cependant être nuancée quand on sait que 90 p. cent des revenus du groupe viennent de la presse écrite, et 10 p. cent seulement de ses autres activités.

Radio et télé

Malgré la formidable puissance de la presse écrite, au Japon, les stations de radio et de télévision connaissent également un rythme d'expansion soutenu. Actuellement, on dénombre 129 radios commerciales, 102 télévisions locales et cinq chaînes de télévision nationales. Un second satellite de radiodiffusion va être mis sur orbite en



Le dessin informatisé prend de plus en plus d'importance

→ août 1986 (après l'échec du lancement, en janvier 1984, d'un premier satellite qui a connu des problèmes techniques), ce qui devrait permettre la création de deux nouvelles chaînes de télévision. La télévision par câble (100 stations locales, 3700000 abonnés), considérée comme l'un des éléments clés de la société multimédias de l'an 2000, va connaître de nouveaux développements en milieu urbain. La diffusion en multiplex pour le son est utilisée depuis décembre 1982, en particulier pour la transmission stéréophonique des programmes de loisirs et d'information bilingues. Un système de vidéo interactive (*Information Network System*) est en projet depuis 1981 et fait l'objet d'expériences ponctuelles dans les faubourgs de Tokyo. Et une nouvelle étape vient d'être franchie dans la libéralisation des médias: en avril 1985, le gouvernement japonais a abandonné son monopole centenaire sur les télécommunications, permettant la création d'une puissante compagnie privée, la *Nippon Telegraph and Telephone Corporation*, au capital de 700 milliards de yens.

Ce développement des médias s'accompagne de nombreux progrès techniques. Les procédés d'impression, pour les journaux, sont largement informatisés. Deux compagnies sont à cet égard à la pointe du progrès: elles utilisent l'informatique à tous les stades d'élaboration du journal. Un ordinateur central est relié à des mini-ordinateurs qui accomplissent chacun une tâche spécifique (traitement des articles, mis en page, y compris pour les programmes de radio et de télévision ou les cours de bourse, insertion des placards publicitaires et des photos...). L'automatisation des presses rotatives, l'utilisation croissante des procédés offset et la gestion informatisée de l'impression ont pour objet de permettre une meilleure qualité du produit fini (ce qui n'est pas toujours évident) mais surtout de répondre au mot d'ordre de toutes les compagnies de journaux japonais: «Plus vite, plus facile, plus sûr, plus économique et plus propre.» Une règle de conduite qui n'est pas aisée à suivre quand on sait que la langue japonaise est l'une des plus compliquées au monde. Mélange d'idéogrammes chinois et de caractères japonais, l'écriture journalistique comporte plus de 10000 signes, ce qui rend impossible l'utilisation de machines à écrire «à l'occidentale».



Les journaux spécialisés en économie sont très populaires auprès des hommes d'affaires japonais et leur tirage atteint des chiffres à faire rêver bien des éditeurs occidentaux.

par les journalistes. Seuls des ouvriers spécialisés peuvent s'adonner à cette tâche. En visitant la compagnie Nihon Keizai, j'ai pu voir des typographes reproduire sur écran des articles, en appuyant avec la pointe d'un stylo sur des tableaux magnétiques divisés en milliers de petites cases, chacune correspondant à un caractère. Travail long et fastidieux, qui tranche singulièrement avec le modernisme des autres outils de production...

Recettes publicitaires

Néanmoins, les journaux japonais sont d'autant plus enclins à investir pour se moderniser que le niveau de leurs recettes publicitaires est très élevé (du fait de leur tirage). En 1984, la télévision s'est taillée la première place sur le marché publicitaire — ce qui n'est pas vraiment surprenant — mais il est intéressant de constater que la presse écrite quotidienne arrive en deuxième position, devançant largement les stations de radio!

À l'époque de l'image et de la couleur, les japonais misent aussi de plus en plus sur les pro-

cessés d'impression multicolores. C'est ainsi que, par exemple, pendant les Jeux olympiques de Los Angeles, quinze compagnies de journaux ont uni leurs efforts pour imprimer chaque jour des pages en couleur «Spécial J.O.». De nouveaux procédés de transmission ont été expérimentés: caméra électronique reliée à un écran vidéo, permettant de filmer un joueur en pleine action, de «geler» l'un de ses mouvements et de transmettre l'image directement à Tokyo.

Comment immortaliser un événement qui n'a pas pu, pour des raisons diverses, être photographié? Au cours de ce congrès, la société américaine Computer News Graphics, a exposé les grandes lignes d'un programme informatique étonnant (qui coûte, il est vrai, \$92000 US). Cette société s'est spécialisée dans l'informatisation de graphiques de toutes sortes, destinés à illustrer des articles de presse. Une carte du monde, découpée en 108 sections, a été introduite dans la banque de données, permettant à un journal d'obtenir, en moins de dix minutes, la carte d'un pays. Dans quelque temps, ce logiciel (programme infor-

matique) comprendra le plan des principales grandes villes du monde, et de tous les aéroports internationaux, ainsi que des informations topographiques précises sur n'importe quel lieu du monde. La banque de données dispose également des drapeaux de tous les pays, de la forme de tous les avions (de l'Airbus A300 au Boeing 747) et de tous les véhicules civils et militaires actuellement en circulation. Et pour les besoins de la presse américaine, des graphiques des immeubles ou buildings célèbres aux USA ont été mis sur ordinateur. Computer News Graphics s'est aussi spécialisé dans les logos en tous genres dans des domaines particuliers (comme les équipes de football américaines) ou au contraire généraux (symboles susceptibles d'illustrer le terrorisme, les Jeux olympiques, la publicité, la paix, l'inflation... bref, les notions conceptuelles).

Banque de dessins

Edward Miller, président de la société, estime que l'informatisation des dessins, logos et représentations visuelles peut fournir une aide précieuse à la

presse écrite, trop souvent contrainte à reproduire plusieurs fois les mêmes photos retouchées, et non actualisées, alors que l'informatique peut permettre à chaque organe de presse de «créer ses propres graphiques en un temps record en utilisant avec souplesse une banque de données, vaste réservoir de dessins». Edward Miller nous a donné l'exemple d'un travail de création graphique réalisé à l'occasion de l'affaire du Boeing 747 de la Korean Airlines abattu au-dessus de l'île Sakhaline par un avion soviétique. Un événement international sans image... Computer News Graphics a procédé par étapes: en premier lieu, la banque de données a fourni une carte détaillée de l'endroit où s'est produit le tir. Puis, le graphiste a commandé à l'ordinateur un plan d'un Boeing 747, qu'il a placé au-dessus du lieu de l'attaque. Enfin, il a placé sur le graphique en cours d'élaboration un Mig soviétique en position de poursuite du Boeing. Quand l'expert a jugé que ces éléments étaient bien agencés les uns par rapport aux autres, et pouvaient donner une représentation visuelle satisfaisante de l'événement, le dessin final a été mémorisé par une caméra imprimante, puis reproduit sur papier. «Ce travail, qui prendrait huit à neuf heures à un bon professionnel, a été effectué en moins de deux heures», expliqua Edward Miller. Ce système offre d'ailleurs d'autres perspectives dans le domaine des télécommunications. Bientôt, un journal de Singapour, qui dispose d'un graphique splendide pour illustrer un événement survenu sur place, pourra le transmettre, par ordinateur, à un journal de Paris, Montréal ou New York. Ce qui ne signifie nullement que l'ère de la photographie est révolue. Simplement, la consommation d'images ne cessant de croître partout dans le monde, le dessin sous toutes ses formes est appelé à jouer un rôle de plus en plus important, comme complément de la photographie.

SOPHIE HUET est journaliste au Figaro.

LES CHINOIS MUSULMANS DU XINJIANG: Mahomet contre Mao!

Dans la région autonome du Xinjiang, contrairement au reste de la Chine, les fleuves coulent d'Est en Ouest. Une autre preuve pour les musulmans de l'ancien Turkestan chinois qu'Allah est grand.

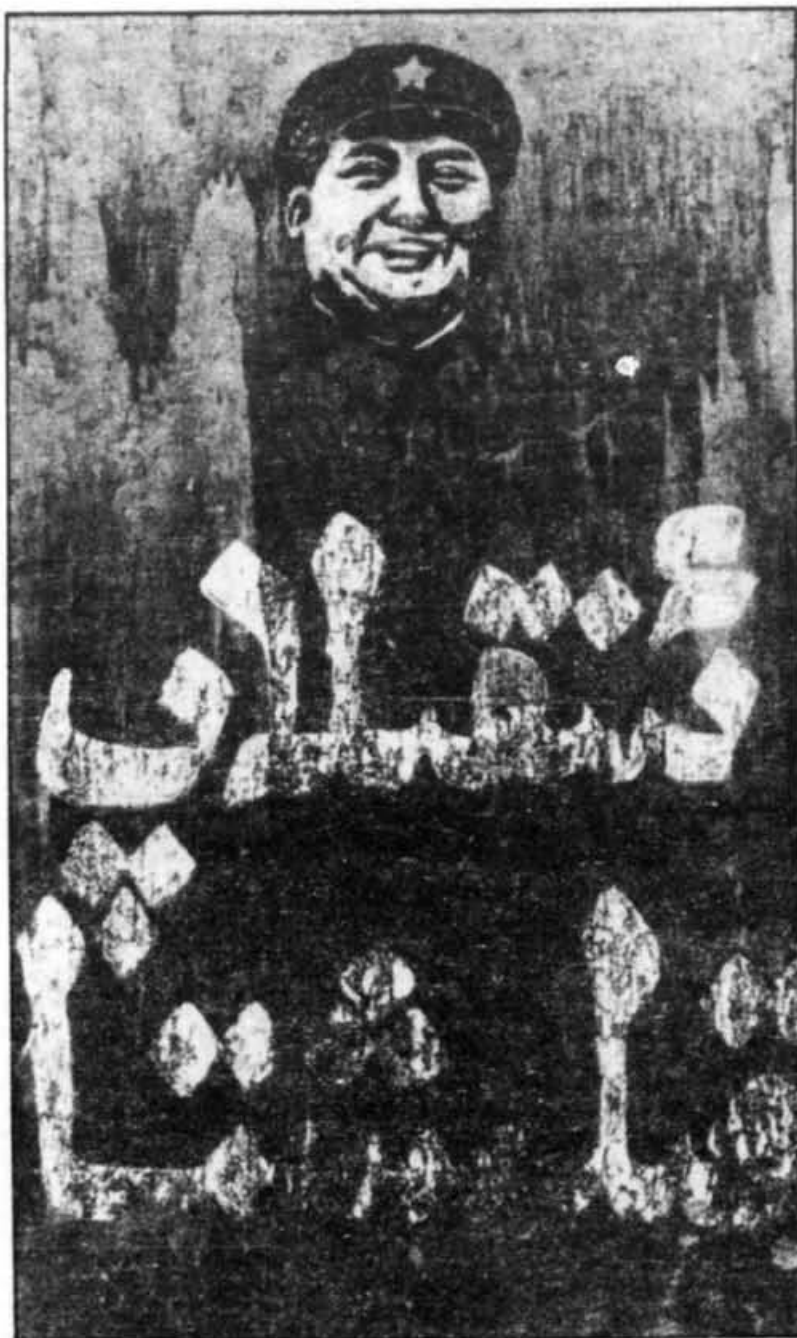
Pascal MANOUKIAN

Dispersés du désert de Gobi à celui de Taklamakan et des sommets du Tianshan à ceux du Korakoram, ils sont plus de sept millions à vivre sur un territoire trois fois grand comme la France. Ici, les minorités sont majoritaires, et en dépit des efforts du pouvoir pour «siniser» une région hautement stratégique, située aux portes de l'Asie centrale face au puissant voisin soviétique, le Xinjiang reste la province la moins chinoise de Chine. A trois mille kilomètres de Pékin, Urumuqi, la capitale, a de faux airs d'orient. Comme chaque semaine, du haut de ses minarets, le chant nasillard des muezzins appelle la foule des bazars à la prière. Dans les venelles boueuses des quartiers Ouïgours, les boutiquiers abandonnent un instant leurs étals pour s'agenouiller sur des tapis venus parfois du Pakistan en contrebande. Cette semaine encore, au grand désespoir des autorités, l'absentéisme du vendredi ralentira la production. Mais le pouvoir a récemment décidé d'être tolérant. Pour les Ouïgours, les Tadjiks, les Kazaks et les Kirghiz du Xinjiang c'est une trêve bienvenue dans l'épreuve de force qui les oppose depuis toujours aux chinois. Pourtant, si les corans qui circulent aujourd'hui sont imprimés dans des ateliers d'Etat et si les minarets rivalisent à nouveau avec les cheminées d'usines, les musulmans ne s'y trompent pas : l'Islam en Chine reste en liberté surveillée.

Calottes et cols maos

Passer de pays Han* en pays musulman, c'est un peu passer de la télévision noir et blanc à la télévision couleur. Rien au Xinjiang ne rappelle la Chine austère des travailleurs en vareuses courbées sur leurs vélos. Il faut trois jours et quatre nuits de train pour rejoindre Urumuqi de Pékin. En arrivant, on a brusquement l'impression de s'être trompé de gare, d'avoir franchi une frontière sans s'en apercevoir, d'être allé trop loin. Ici les boutiques débordent sur les trottoirs et les rues sentent le mouton grillé. Dans les bazars, c'est l'exubérance des souks d'Arabie. On se bouscule autour de poudres miracles, on trafique les devises, on tâte les fruits, on marchandise, on

*Nom donné aux chinois d'origine.



Citation de Mao sur un mur de Turfan, dans la province du Xinjiang.

sirote du thé en lissant sa barbe, assis dans la poussière sur un petit tabouret en bois. Mao n'a jamais vraiment réussi à imposer sa mode. Les hommes bottés de cuir, portent d'épais manteaux de velours jetés sur les épaules et des calottes brodées. Les femmes, elles, préfèrent les jupes étroites à l'uniforme vert et cachent leurs jambes et leur argent sous plusieurs épaisseurs de bas qui leurs donnent des allures de gitanes yougoslaves. A Kashgar, plus à l'Ouest, près de la frontière avec l'URSS, certaines portent encore le voile. Ailleurs, elles l'ont remplacé par un fichu de tulle pour plaire au parti, sans enfreindre la tradition. De temps à autre, chose inimaginable en Chine de l'intérieur, un groupe

de badauds s'attroupe autour d'un tabourin et danse dans la fumée des brochettes, épaissies parfois par celle du haschisch qui pousse discrètement entre deux champs de blé. Les autorités ne semblent pas d'ailleurs s'en offusquer, et les rares policiers (chinois bien sûr) qui s'aventurent sur les marchés, le font un mètre de couturière à la main, pour vérifier, avec un zèle qui détonne dans l'anarchie de tout ce désordre, si l'espacement réglementaire entre les stands est bien respecté. Cette cérémonie réjouit les bandes de gavroches aux crânes rasés qui, assis sur les trottoirs, font la nique à la scolarisation obligatoire. Mais elle symbolise surtout le fossé qui sépare les deux communautés. A plusieurs

reprises déjà, les musulmans n'ont pas hésité à afficher violemment leurs différences. Ce fut le cas quatre fois en 1957 et 1967, puis plus récemment en 1981 à Kashgar où, suite à l'assassinat d'un Ouïgour par un Han, l'armée dut mater une émeute et Deng Xiaoping, lui-même, reconnaître la situation instable de la région. Car contrairement à ce qu'affirme la propagande officielle, l'unité n'est pas l'obsession de tous, et le drapeau vert frappé du croissant rouge et de l'étoile jaune, qui flotta le temps d'une révolte sur une éphémère «république du Turkestan oriental», garde pour beaucoup valeur de symbole.

Xinjiang terre d'exil

Dans le bus qui s'ébranle pour Turfan, une soixantaine d'Ouïgours s'accrochent de l'inconfort des sièges en bois, trop contents d'être à moitié assis. A l'arrière, des femmes empilent leur marmaille sur des banquettes déjà encombrées de paquets. La politique d'un enfant par famille, prônée par le gouvernement, rencontre peu de succès chez les musulmans. Pour éviter de cristalliser les mécontentements, les autorités l'appliquent d'ailleurs moins sévèrement que dans le reste du pays et dans un même souci d'apaisement, permettent aux femmes de se marier avant 25 ans. Chong, le seul Chinois du convoi, s'étonne de voir des étrangers venir ici de leur plein gré. Lui a été «transplanté» au Xinjiang voilà cinq ans. Ils sont plus de 100 000 «volontaires» à venir chaque année rétablir l'équilibre démographique de la province. Cadres, employés dans l'administration locale; jeunes instruits, chargés de développer la région; militaires, démobilisés et installés sur place, mais aussi petits criminels et bannis, purgeant leur peine dans des camps de travail. D'après les chiffres officiels, la province ne comptait en 1953 que 8 p. cent de Hans. Aujourd'hui, ce chiffre est à multiplier par cinq et, compte tenu de la volonté de plus en plus affirmée de renforcer le contrôle des naissances, les Ouïgours sont en passe de devenir minoritaires au Xinjiang. Pourtant, la cohabitation pose déjà de nombreux problèmes. Le plus souvent Hans et musulmans s'ignorent et vivent dans des quartiers différents. Chong, par exemple, avoue n'avoir de contacts avec les Ouïgours que pendant ses heures de travail. Ces clivages sont renforcés par des habitudes de vie diamétralement opposées qui séparent les deux communautés jusque dans les restaurants. Les Chinois consomment et élèvent

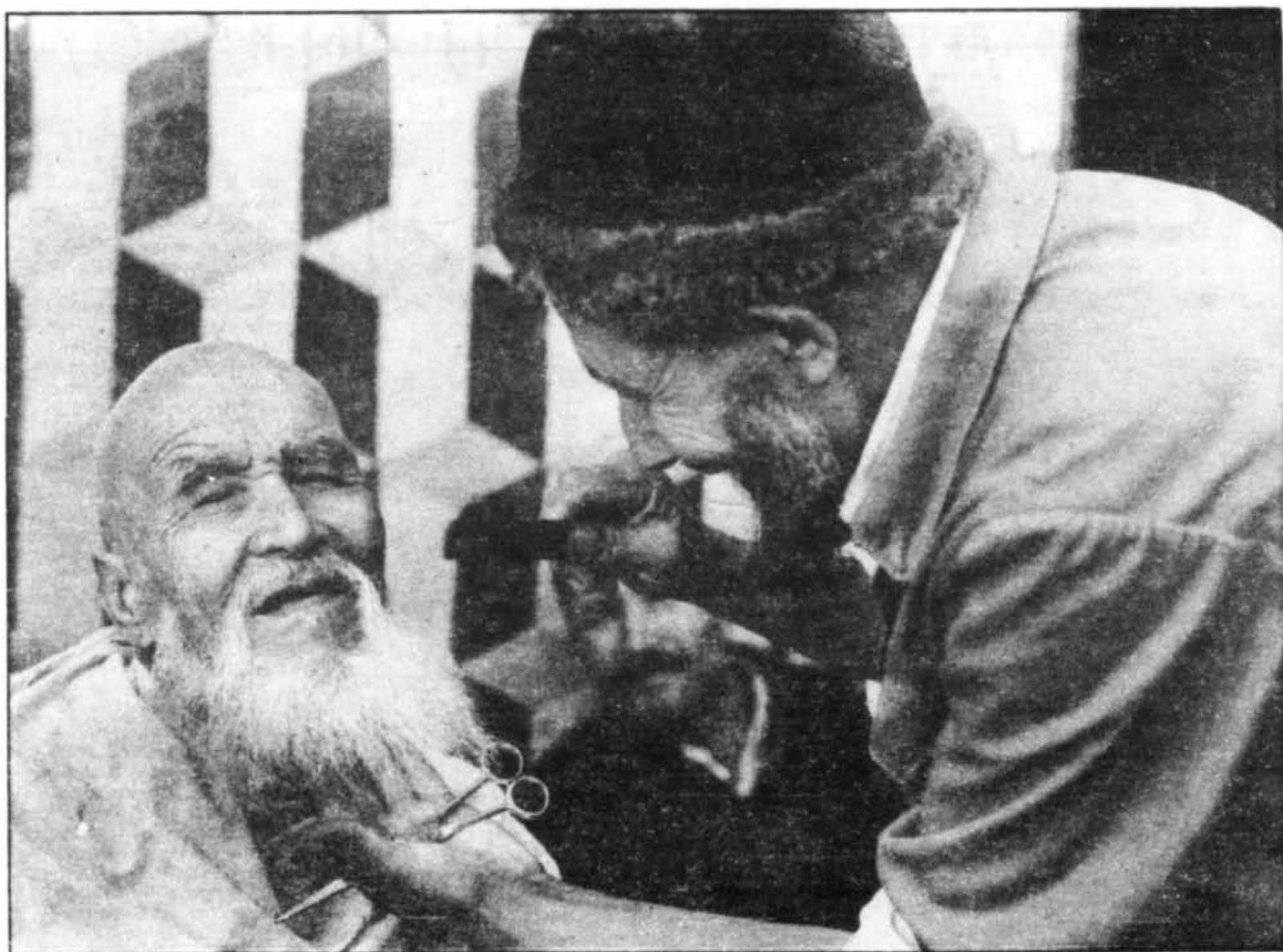
des porcs, alors que les musulmans, comme se plaisent à le rappeler les Hans, «mangent avec leurs doigts», preuve incontestable de sous-développement au pays des baguettes!

Nombreux sont ceux qui supportent mal cet exil forcé. En 1980, plus de 50 000 jeunes chinois manifestèrent leur mécontentement dans les rues d'Asku. Certain, dit-on, n'hésitent pas à rentrer clandestinement chez eux. Mais pour les Chinois le Xinjiang offre au moins un avantage: les salaires y sont triplés. Un argument qui compte dans un pays où le salaire mensuel moyen est de 250 frs.

Jadis étape importante sur la route qui, pendant plus de dix siècles, relia la Chine au reste du monde, Turfan n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg en briques de pisé, perdu dans un désert gelé l'hiver et brûlant l'été. Dans ses ruelles poussiéreuses qui rappellent celles d'Afghanistan, des vieillards aux bonnets de prière brodés se pressent lentement vers des mosquées aux dômes en tuiles de faïence. Des paysans aux allures de cosaques, engoncés dans des manteaux en peaux de mouton, fouettent leurs attelages en poussant de grands cris. Les caravansérails ont été remplacés par un hôtel d'Etat à l'architecture faussement mauresque, devant lequel se serrent les bus de l'office du tourisme comme le faisaient jadis les chameaux. Mais les voyageurs se font rares depuis que les tissus précieux se fabriquent à Hong Kong et qu'ils sont expédiés par avion. Pourtant, à travers ses grottes bouddhistes, les ruines de sa cité impériale ou son système d'irrigation par canaux souterrains, conçus voilà plus de deux mille ans en Perse, l'Oasis offre un surprenant raccourci de l'histoire millénaire du Xinjiang.

La route de la soie

L'Islam, comme le raisin, est arrivé ici par une route plus connue ailleurs pour avoir été celle de la soie. Des marchands turcs et perses l'introduisirent dans les ports du sud et tout le long de la voie caravanière, vingt ans à peine après la mort du prophète. Les Ouïgours, peuple turc descendu de Mongolie, occupaient alors la région. Manichéens, nestoriens puis bouddhistes, leur tolérance religieuse permit toutefois à l'Islam de s'épanouir. Six siècles plus tard, l'invasion mongole conduite par Kubilaï Khan, petit fils de Gengis Khan, allait définitivement l'enraciner, en provoquant un afflux de populations d'Asie centrale qui en se mêlant aux autochtones les con-



Musulmans de la minorité Ouïgour à Urumuqi. Ils sont 5 millions au Xinjiang sur une population de 11 millions.

vertirent, créant ainsi deux communautés musulmanes. Les «Hui», d'origine chinoise, se disperseront dans l'empire tout en gardant leurs traditions, renforcées au cours des siècles par les persécutions dont ils seront l'objet. Ils sont plus de cinq millions aujourd'hui. Commerçants, fonctionnaires mais rarement paysans, on les retrouve dans toutes les grandes villes et plus particulièrement dans la région autonome du Nongxia, aux portes de la Mongolie. Les Ouïgours, quant à eux, se mélangeront peu aux Chinois. Ils se tourneront au contraire vers le monde arabe dont ils adopteront en partie la civilisation. Fiers, imprévisibles et religieux, à l'image de leurs frères afghans, ils se montrent encore aujourd'hui profondément rebelles à l'égard d'un pouvoir chinois qu'ils considèrent comme étranger.



Photo-reportage de l'agence Sygma.



Enfants de Turfan apprenant l'Ouïgour. On utilise l'alphabet arabe pour la transcription de la langue.



Ce jour-là, la Chine se hérise de drapeaux rouges pour célébrer le trente-cinquième anniversaire de la République populaire. Le Xinjiang traîne les pieds. A Urumiqi, c'est à peine si l'on sait où doit avoir lieu le défilé. A Turfan, les musulmans ignorent volontairement le calendrier. Pourtant, dans les squares de la capitale, un feu d'artifice de courbes toutes ascendantes, tracées à la craie sur des tableaux noirs, rappellent au peuple les acquis inestimables de la révolution. Pour l'occasion, le parti a décoré les murs de ses meilleurs slogans enjolivés de sous-titres en arabe, et dans les rues, des haut-parleurs diffusent depuis le matin de la musique militaire. Une foule de Hans se pressent devant les télévisions des grands magasins pour assister en direct à la parade de Pékin. Quelques Ougours les ont imités, attirés par la magie des images. Des images de troupes au pas cadencé qui, vues d'ici, semblent être retransmises de l'étranger. En fait, comme me l'explique un menuisier responsable de quartier, en Chine il est difficile d'être communiste et musulman. « Construire l'Islam, ici, c'est bâtir sur des sables mouvants. » La politique du pouvoir face aux minorités et plus particulièrement envers les musulmans, a de tous temps été imprévisible. De leurs maquis, les communistes chinois se sont d'abord prononcés pour le droit à l'autodétermination des peuples non hans, alignant ainsi sur la politique de l'URSS. Mais l'hostilité des Tibétains et des Huis, pendant la longue marche, poussa rapidement Mao Zedong à préférer à ce principe celui plus réaliste d'une autonomie dans le cadre d'un État unifié. En fait, dès les premières années de la république populaire, les communistes optent pour une assimilation à long terme des minorités. Le parti espère, grâce au développement, donner aux peuples minoritaires des raisons de se sentir chinois. Mais sur le terrain, la xénophobie des cadres dépêchés par Pékin sape les efforts des autorités, et au cours de la campagne de Cent Fleurs*, les mécontentements éclatent. Dans les provinces reculées, on réclame l'autonomie promise et on refuse ouvertement la collectivisation et la présence Han. En réaction, le pouvoir se radicalise. La religion et les traditions jusqu'alors admises sont brusquement considérées comme gênant la productivité. On étend le système des communes populaires à toute la Chine et des « jeunes instruits » partent en grand nombre coloniser les régions rebelles. Mais à l'image

* Campagne au cours de laquelle le président Mao encouragea les chinois à formuler librement leurs critiques.



Slogan dans une rue d'Urumqi.

du Grand Bond en Avant, les résultats sont catastrophiques et, en 1961, le gouvernement est obligé de revenir à une politique moins brutale. Malheureusement, l'éclaircie ne dure pas, et en 1966, la révolution culturelle vient en nouvelle fois tout remettre en question. Pour les militaires, le problème des minorités est ramené à un problème de classe et traité comme tel. Les musulmans sont accusés d'entretenir des relations suspectes avec l'URSS et un comité de « lutte contre l'Islam » est créé. Toutes les mosquées sont détruites, fermées ou murées. La pratique de l'Ougour est interdite, les coutumes abolies, les corans retirés de la circulation.

Oublié sur le mur d'une usine désaffectée, un portrait peint de Mao rappelle aux paysans de Turfan l'époque où les gardes rouges promenaient leurs Mol-lahs dans les rues, une tête de porc attachée autour du cou. Pour Abdul, un jeune étudiant Ougour, la Chine a montré son vrai visage pendant ces dix années d'humiliation et la confiance entre les deux communautés ne peut plus exister. Pourtant, aujourd'hui, 3 000 imams payés par le gouvernement ont la charge de 12 000 mosquées, réparties dans tout le Xinjiang. Depuis 1978, une nouvelle édition du coran a vu le jour et, depuis 1979, des pèlerins chinois ont repris la route de La Mecque. Plus de trois cents d'entre eux se seraient rendus en terre sainte cette année. Bien sûr, la pratique de la religion reste interdite aux moins de 18 ans et en aucun cas l'Islam ne doit entraver l'action du gouvernement. Mais dans ce cadre étroit, les musulmans, de par la région stratégique qu'ils occupent, bénéficient malgré tout, en Chine, d'un régime de faveur.

La Chine change et le Xinjiang en perd son latin. Originellement, l'Ougour s'écrivait en lettres arabes, mais un autre alphabet, fondé sur le cyrillique, permettait aux musulmans de la province de communiquer avec ceux d'URSS. En 1965, lors de la rupture sino-soviétique, le pouvoir communiste, méfiant, imposa l'écriture latine à toute la région afin de rendre toute entente avec « l'ennemi » impossible. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre. La mesure a été enterrée avec la bande des quatre et la Chine entame le grand lifting des quatre modernisations; une refonte totale de l'agriculture, de l'industrie, de l'armée et des sciences qui doit faire d'elle, en l'an 2000, une puissance moderne, capable de jouer un rôle de premier plan dans le monde et plus particulièrement dans son nouveau centre: le Pacifique. Pour réussir, les Chinois ont besoin de



Des Ouïgours dans le Bazar d'Urumuqi.

→ paix. Or, la guerre ne peut venir que de l'URSS, et le Xinjiang, avec ses réserves de pétrole et ses millions de musulmans, reste prétexte à conflits.

Le contentieux

Historiquement, le contentieux est grand. De 1871 à 1880, les Soviétiques occupèrent la vallée de l'Ili, porte de la Chine sur l'Asie centrale. En 1962, 60 000 Kasaks passèrent la frontière pour se réfugier en URSS. En 1969, des affrontements violents eurent lieu au Xinjiang entre les deux armées. Jusqu'en 1964 enfin la Chine dénonçait toute une série de traités inégaux qui amputaient son territoire de 1 000 000 de km².

Géographiquement, un simple coup d'oeil sur une carte permet de visualiser l'encerclement de la Chine par l'URSS ou par des pays sous son influence. Pourtant, la menace d'une guerre sino-soviétique ne hante plus les Chinois comme au temps où Mao Zedong fit creuser sous Pékin, une ville souterraine destinée, en cas d'attaque, à mettre la population de la capitale à l'abri.

Aujourd'hui au contraire, on encourage timidement la libre circulation des biens et des personnes. Mais le rapprochement des deux géants communistes, amorcé à la fin de la révolution culturelle, a été compromis par l'invasion de l'Afghanistan. Plusieurs séjours dans la résistance afghane m'ont permis de constater l'aide croissante de la Chine aux résistants. Les Kalachnikovs de fabrication chinoise, peu nombreuses au début du conflit, remplacent peu à

peu les vieux Lee Enfield des maquisards, preuve s'il en faut de l'inquiétude de Pékin face aux ambitions de Moscou en Asie centrale. Victor Louis, «journaliste» soviétique, spécialiste de la désinformation et auteur dernièrement d'un vidéo clip remarqué sur la santé de Sakarov, précise ce que pourrait être le projet de l'URSS dans un livre intitulé «le prochain déclin de l'Empire chinois». En dépit des frontières, explique-t-il, les peuples d'Asie centrale ne font qu'un. Ils ont une histoire et une culture commune qui les vouent à l'unification. Comme dans le passé, rappelle-t-il, la solidarité entre les libérés et les opprimés ne manquera pas de jouer. La menace est à peine voilée. Les Afghans de demain, s'il en reste, et les musulmans des républiques soviétiques, regroupés dans une sorte d'Etat fantôme, pourraient très bien prendre en main le sort de leurs frères chinois.

À Kashgar et dans le reste du Xinjiang, radio Moscou diffuse déjà des émissions en Ouïgour, en Kasak, en Ouzbek et en Kirghiz destinées à sensibiliser les musulmans de la République populaire. Pour s'assurer la fidélité de ses mahométans, Pékin doit donc se montrer tolérant. Une tolérance dictée aussi par la nouvelle vigueur de l'Islam dans le monde et plus particulièrement dans le tiers monde.

Deux bonnes raisons de croire qu'en Chine, faute de pouvoir le crier, les musulmans auront le droit pour quelque temps encore de murmurer le nom d'Allah. □



Appel à la prière à Urumuqi. Depuis 1976, les musulmans peuvent à nouveau pratiquer.



Encore un peu, ça volerait tout seul

La première impression que cela donne est celle d'un jeu vidéo ultra-sophistiqué, une sorte de « Flight Simulator » en mieux. Il y a le paysage dessiné par ordinateur qui se déroule devant nos yeux, des instruments de bord (assez différents, il faut le dire, des instruments « classiques »), une petite manette pour contrôler les mouvements.

Mais ce n'est pas un jeu. C'est une préfiguration de ce que sera le poste de pilotage de l'avion de l'avenir. Celui que j'ai vu récemment est un appareil militaire, mis au point par l'aviation américaine. Mais des versions civiles sont aussi en préparation, qui tirent entre autres profit des recherches avancées de la NASA et des laboratoires spatiaux et aéronautiques européens.

Après tant d'autres réalités de notre vie courante, l'avion est en train de subir une véritable mutation provoquée par les technologies. Depuis sa naissance, il s'était toujours développé à peu près dans le même sens, jusqu'à la dernière décennie: plus gros, plus puissant, plus rapide. Les limites extrêmes de cette orientation auront été d'une part le Boeing 747, et de l'autre le Concorde, pour les appareils civils.

Tout à coup, les critères changent: on veut maintenant faire plus économique, plus maniable, plus sûr. C'est en partie l'effet des crises pétrolières, qui ont failli ruiner certaines des plus grandes lignes aériennes mondiales, en partie celui de l'augmentation des accidents graves, particulièrement dramatique l'an dernier. Et c'est pour une bonne part rendu possible par le progrès des outils de traitement de l'information. Par exemple, la technique des équilibres instables, qui permet d'importantes économies de carburant et une maniabilité accrue, est impossible à réaliser sans que l'ordinateur vienne

considérablement en aide au pilote humain.

Assez curieusement, pour faire face aux nouveaux problèmes, on tend à faire appel à des versions « high tech » de solutions anciennes Boeing annonce le retour de l'avion à hélices; son prochain moyen-courrier, qui sera lancé vers 1992, aura deux moteurs à double hélice à l'arrière. Parallèlement, la Marine américaine étudie une sorte d'hybride de l'avion et de l'hélicoptère, le « X-wing », qui décollera, se posera et pourra demeurer suspendu comme un hélicoptère, mais qui pourra prendre de la vitesse et voler comme un avion.

Un cockpit simplifié

C'est probablement dans le cockpit, cependant, que se produiront les changements les plus spectaculaires. Depuis les débuts et jusqu'à tout récemment, le poste de pilotage est devenu de plus en plus complexe, de plus en plus encombré de voyants, de cadrans, de manettes. Ce n'est que récemment, avec l'apparition du dernier Airbus et du Boeing 767, qu'on a vu une autre tendance apparaître.

Là aussi, en effet, on avait atteint une limite à ne pas dépasser: celle de la capacité de l'être humain à contrôler des systèmes complexes. À mesure que l'information fournie au pilote devenait plus complète, elle devenait aussi plus morcelée, plus difficile à comprendre, parce qu'elle provenait d'instruments de plus en plus nombreux, de plus en plus différents les uns des autres.

Il a donc fallu rebrousser chemin, et en utilisant les outils les plus avancés de la technologie, on a cherché à « décomplexifier » le cockpit. De plus en plus, les cadrans et voyants actuels sont remplacés par des écrans qui intègrent plusieurs

fonctions, plusieurs sources d'information.

De plus, à chaque instant ne seront offerts à la vue du pilote que les appareils et les informations dont il a besoin. Des systèmes experts serviront à déterminer les besoins, et seront à la disposition de l'équipage pour l'aider dans les manoeuvres délicates ou en cas d'urgence.

Par exemple, au lieu de fournir au pilote une image-radar, une image infra-rouge, des repères radio, etc., le cockpit du futur se basera sur toutes ces données et, à partir d'une carte géographique en relief numérisée stockée dans une mémoire d'ordinateur de bord, il offrira une image tridimensionnelle du terrain survolé, même dans les nuages ou en pleine nuit. Mieux encore, le système de l'aviation américaine dessine au-dessus de ce paysage un « corridor » représentant le trajet idéal de l'avion!

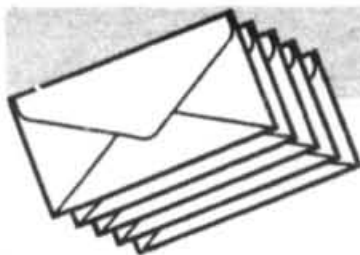
Conversation homme-machine

Pour ne pas distraire l'aviateur dans sa tâche, l'appareil sera doté d'une voix synthétique, et bon nombre de voyants et de cadrans seront remplacés par des messages vocaux. À la limite, une grande partie des opérations de vol pourront se faire non pas par des gestes physiques, mais par une « conversation » où l'appareil donnera des informations à l'humain et recevra et exécutera ses ordres.

Science-fiction? La plupart de ces techniques sont déjà utilisées (mais jamais toutes en même temps) sur des appareils existants, le plus souvent militaires mais parfois civils. On est au point où on commence à les grouper en un ensemble cohérent.

Un des objectifs principaux est de rendre le pilote le plus indépendant possible du sol; les tours de contrôle des grands aéroports sont devenus un véritable goulot d'étranglement pour les échanges d'information, et certains experts s'étonnent que cela n'ait pas encore donné lieu à des catastrophes majeures.

À la limite, on envisage même le jour où, du décollage à l'atterrissage, un pilote automatique extrêmement « intelligent » pourra maîtriser toutes les phases du vol, et où le pilote humain ne sera plus à toutes fins utiles qu'un simple surveillant, assis les bras croisés devant des commandes qui fonctionneront toutes seules!



On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qué. H2Y 1K9

Monsieur Leclerc

J'ai un problème que je traîne depuis quatre mois, sans trouver de solution. Il faut dire tout de suite que je ne suis pas un informaticien, ni un programmeur.

Je possède depuis deux ans un Commodore 64 auquel j'ai ajouté une Datasette (magnétophone). Récemment, j'ai fait l'acquisition d'une imprimante Spectrum LX-80 d'Epson équipée d'une carte d'interface pour le C-64. De plus, j'ai fait l'exercice de patience de copier le logiciel «Speedscript» de Charles Brannon, publié dans le «Second Book of Commodore 64» de Compute, il y a deux ans.

Mon problème est le suivant: Y a-t-il moyen de programmer mon ordinateur de façon à ce que je puisse écrire en français accentué, les «e» avec accent aigu, accent grave ou les lettres avec accent circonflexe? Mon imprimante possède déjà toutes ces lettres préprogrammées, mais quel est le moyen d'émettre une commande qui activera la bonne lettre, car à cause des codes ASCII utilisés par le C-64, ce sont des caractères graphiques qui sont imprimés au lieu des lettres accentuées.

J'ai eu beau chercher à contourner le problème, je n'ai pas réussi, à ce jour, à trouver la bonne solution. Une façon très simple de régler le problème serait d'acheter un lecteur de disques et un logiciel français comme «Le Secrétaire...», mais je désire éviter cette dépense étant donné le peu d'utilisation que je fais de cet outil. Chez Commodore on m'a dit qu'il y avait sûrement une solution, mais impossible d'obtenir une réponse précise. On m'a parlé de programmer un «driver» mais sans plus préciser. J'en suis là.

Votre réponse, si elle n'a pas été donnée dans un courrier antérieur, en aidera sûrement d'autres. Merci d'avance de l'attention apportée à ma demande.

Henri Laberge, Saint-Léonard

RÉPONSE: J'ai effectivement parlé de ce problème, ou d'un problème très voisin, dans un courrier il y a près de deux ans. Malheureusement, je n'arrive pas à retrouver la référence exacte; peut-être qu'un lecteur plus ordonné que moi pourra la dénicher pour que je vous la transmette.

La cause de votre ennui est effectivement que Commodore utilise les codes ASCII de façon non standard pour faire référence aux caractères graphiques. Cependant, c'est là un problème qui se pose normalement au niveau de l'affichage sur l'écran plutôt que de l'écriture sur imprimante. Je suppose que quelque part soit dans le logiciel, soit dans la carte d'interface elle-même se trouve un

«filtre» qui capte les codes ASCII et les transforme en graphiques.

J'ai moi-même une imprimante LX-80 d'Epson, et je sais qu'elle utilise les codes ASCII normaux: je n'ai eu aucun problème à la faire fonctionner et à lui faire imprimer des caractères français à partir de plusieurs ordinateurs distincts. De fait, la seule difficulté se pose pour les lettres avec accent circonflexe ou tréma, qu'il faut «composer» à partir de deux caractères: celui de l'accent et celui de la lettre non accentuée.

Pour y arriver on doit transformer le code unique de la lettre en trois codes successifs: celui de l'accent, celui du recul ou «backspace» et celui de la lettre. La façon la plus simple d'effectuer cette opération est au niveau du petit programme utilitaire qui gère les communications entre l'ordinateur et l'imprimante et qu'on appelle un «printer driver», comme on vous l'a expliqué chez Commodore.

Il arrive cependant que ce «printer driver» soit en mémoire morte dans les ordinateurs domestiques, et donc qu'il soit impossible de le modifier directement. Dans ce cas, il faut faire le filtrage au niveau du programme de traitement de texte... et dans votre cas, cela pose une difficulté supplémentaire.

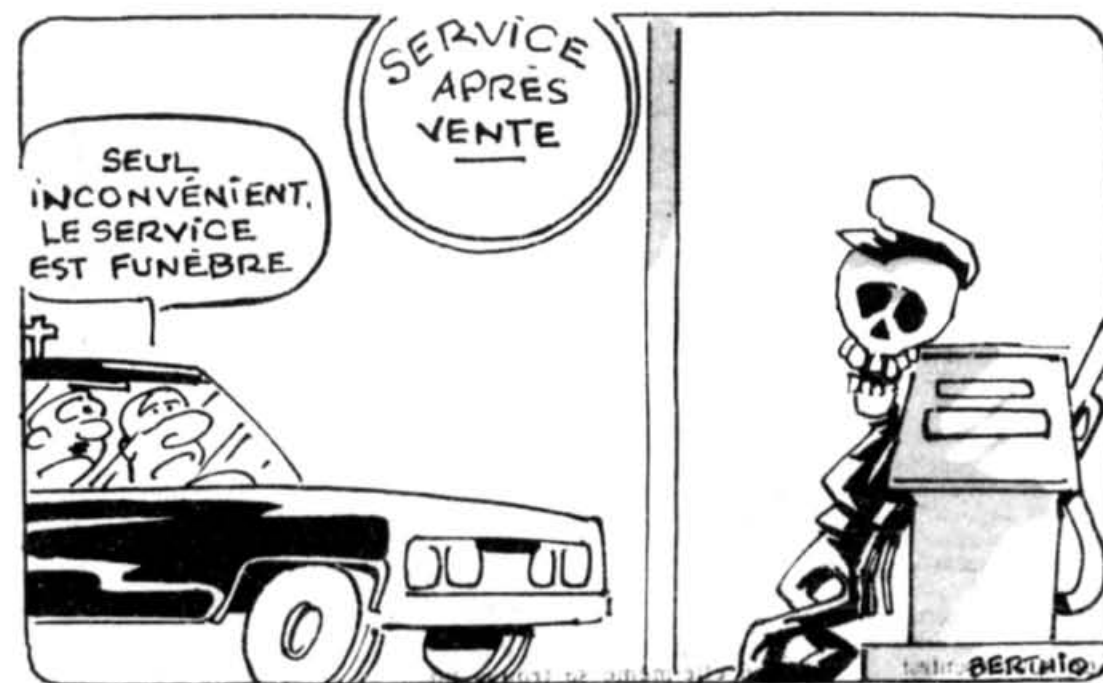
Si je me souviens bien, en effet, «Speedscript» a été publié sous forme non de code assembleur mais de colonnes de valeurs en hexadécimal qu'il fallait taper directement en mémoire. Pour vous y retrouver, il faudrait donc «désassembler» le programme, puis l'analyser soigneusement et y faire une «patch», ce qui est du ressort d'un programmeur professionnel ou au moins d'un amateur chevronné, ce que vous n'êtes pas, dites-vous.

Tout ce que nous pouvons espérer est que quelqu'un d'autre parmi mes lecteurs aura conservé la solution à ce problème que je crois avoir publiée dans le passé, ou une autre solution qu'il aurait vue ailleurs ou mise au point lui-même.

Rien de plus frustrant, n'est-ce pas, de d'avoir de beaux outils et de ne pas pouvoir les utiliser...

avec
AMIGA
Laissez aller
votre
Imagination

Dumoulin
271-2316
783, MISTRAL
(COIN 8250, ST-HUBERT)



L'EMPIRE DES SENS



Serge Grenier

RESTAURANT

Le Beaver Club

Vendredi de la semaine dernière, c'est branle-bas de combat au Reine-Elizabeth: le Beaver Club déploie ses fastes à l'occasion de son party annuel. Smokings et robes du soir, champagne, bilinguisme intégral, le gouverneur général et M. Sauvé, Brian et Mila Mulroney, une brochette de ministres d'Ottawa et de Québec, une assez belle collection de dirigeants d'entreprises, des visages connus, des agents de sécurité que le smoking et la cravate noire rendent presque discrets, la table d'honneur garnie de personnalités portant déguisement — Serge Losique en Charlot, Gilbert Rozon en Pierrot, etc. —, et un maître de cérémonies arborant toge romaine, couronne de feuilles de laurier et lourds bracelets en or: our very own Roger D. Landry.

Environ 1000 personnes ont payé \$140 chacune de droit d'assister au plus délirant party de l'année: la fête annuelle du Beaver Club. Décor, musique, figurants chamarrés. La salle accueille Mme Jeanne Sauvé et le Premier ministre. Un premier toast. A Sa Majesté, comme on s'en doute bien.

Avons-nous assez faim! Un énorme cheval noir traverse la salle. C'est le signal qu'attendent les serveurs pour apporter la tourte du maître brasseur 200^e anniversaire. Le ton monte. Le pharaon préféré des Montréalais fait son apparition, précédé d'un dromadaire haut sur pattes et d'un tigre heureusement calme. C'est la bisque de lentilles Ramsès II, puis la petite baignade de crevettes Agnès des Océans. Trois danseuses du ventre y vont de tout leurs charmes. Pause: un solide trou normand appelé «loup garou» pour la circonstance. Des Amérindiens en grande tenue défilent et y vont d'une danse.

Tout au long du repas, toasts à grandes lampées de riesling et de beaujolais. S'amènent des musiciens de jazz, le filet mignon Nouvelle-Orléans et sa garniture louisianaise. La salle est chaude. Des feux d'artifice éclatent et apparaissent la bombe tutti frutti, le moka, la palette de douces Picasso et des Écosais à kilt et cornemuse qui poursuivent le spectacle. Le temps qu'il reste à M. Landry de présenter à l'assistance le président de Lavalin, Bernard

Lamarre, qui officiera lors de l'extravagance de l'an prochain.

Champagne, bonne humeur. Les animaux ont regagné leurs quartiers. La sauterie se poursuit jusqu'aux petites heures dans la salle voisine, aux sons d'un grand orchestre. Dehors, boulevard Dorchester, des fêtards aux yeux défaits défient brièvement la bise avant de s'engouffrer dans leurs limousines.

OTTAWA

E. D. au sommet

J'ai convoqué une rencontre au sommet de mon personnel. Avec moi, ce qui faisait quatre, ils étaient là tous les trois. Pour ne pas perdre de temps, nous nous appelons par nos initiales: B. S. pour ma secrétaire, Mme Belhumeur-Sanfaçon; mon attaché politique, Ivanhoé Quesnel, qu'on appelle I. Q. et qui en a tout un; ma secrétaire de comté, Aimée Letarte, qu'on s'amuse constamment à appeler M. L., à cause d'un passé marxiste-léniniste qu'elle tente par tous les moyens d'oublier et que je lui avais ordonné de renier lorsque je l'ai engagée. J'avais en outre invité deux observateurs avec droit de parole mais sans droit de vote: Mr. Twitt, mon collègue et ami de Swift Current, qui est venu, et un ministre, n'importe lequel, qui a décliné.

Je leur ai pour l'occasion payé la traite au sous-marins — vin rouge et je leur ai expliqué pourquoi je les réunissais ici ce soir. Parce que, inutile de se le cacher, avec une expérience de backbencher qui remonte maintenant à 17 mois, vous commencez pas à trouver que je plafonne?

Non, non, non, m'ont-ils dit tous en choeur en me chantant «For he's a jolly good fellow». Passés ces instants d'émotion, après un rapide bilan de mes réalisations ainsi qu'un bref tour d'horizon des perspectives d'avenir et de mes chances d'avancement, le fun qu'on a eu! Je sais pas si c'est dû à ses deux sous-marins aux boulettes ou quoi, mais toujours est-il que I.Q. a été malade sur mon sous-main. Sous-marin, sous-main, on a assez ri! Puis, redevenant un instant sérieux, on a procédé au vote aux fins de savoir qui c'est qui était pour nettoyer tout ça. J'ai obtenu une majorité écrasante.



De l'amour et de l'amitié

Ca nous arrive à tous. On tombe en amour! Comme c'est merveilleux! Mais pourquoi tombe-t-on en amour? Qu'est-ce que c'est que tomber en amour? Francesco Alberoni s'est posé la question à notre place et tente de nous apporter quelques éclaircissements. *Le Choc amoureux* (1) traite donc de l'amour naissant. Il ne faut pas confondre l'amour naissant qui est un état de grâce tout à fait particulier et aimer. L'amour à l'état naissant, c'est justement tomber en amour. Alors, toutes les barrières s'effondrent. Aimer... On verra ça plus tard.

Francesco Alberoni est italien. Sa culture classique est immense et il a pour exemple Dante et Béatrice, entre autres. Il est aussi sociologue et son champ de travail se limite généralement aux mouvements collectifs. Mais justement, il y a rapport entre l'amour naissant et le mouvement collectif. Pour tomber en amour il faut, en effet, être deux et deux c'est déjà un petit mouvement. Il y a une différence cependant. Les mouvements collectifs ne durent pas toujours. L'amour naissant, lui, peut durer toute une vie, aussi étrange que cela paraît.

En réalité, Francesco Alberoni montre que « tomber en amour » est une faculté hautement dramatique et dramatisée. L'homme et la femme qui tombent en amour répètent, à leur façon, des gestes qui sont aussi vieux que l'homo sapiens. Au fond, chaque fois que l'on tombe en amour, c'est la dramaturgie de la vie universelle qui se joue en chaque être. Voilà pourquoi, il y a une joie intense. Voilà aussi pourquoi il y a de la peine et même du désespoir. Tomber en amour, selon Francesco Alberoni, c'est tout simplement réinventer la vie dans ce qu'elle a de plus mystérieux et aussi, surtout peut-être, de plus dangeureux. On tombe en amour parce qu'alors on devient vulnérable et qu'on aime l'être. On tombe en amour parce que cela est une grande aventure qui se joue sur un terrain géographique limité, le terrain du deux.

Pourtant, cet amour à l'état naissant est aussi une illusion, du moins en Occident. Le mythe le plus répandu, le plus touchant du désir occidental d'un perpétuel amour à l'état naissant et représenté par Noël, Jésus dans sa crèche. C'est le rêve impossible, paradoxalement toujours vivant, de rester un enfant.

Mais il n'y a pas que le choc amoureux. Francesco Alberoni



parle aussi d'amitié. C'est là un tout autre domaine, aussi intense, aussi complexe et tout à fait différent. Comme *Le Choc amoureux* traitait de l'amour à l'état naissant, *L'Amitié* (2) traite d'une capacité particulière de l'être humain, capacité que l'on n'explore pas toujours avec assez d'attention.

Qu'est-ce que l'amitié? Francesco Alberoni nous dit que c'est la transparence. C'est aussi la raison, l'analyse. Au fond, on peut tomber en amour avec n'importe qui. On ne peut pas aimer d'amitié n'importe qui. A bien y regarder cependant, l'amitié porte aussi la marque du mystère et ce serait une erreur de croire qu'elle est le fait de la simple raison. C'est pourquoi l'amitié peut provoquer aussi de la déception, de l'amertume. Le sentiment, parfois très puissant, d'être abandonné et trompé.

La grande qualité de ces deux livres, qui se complètent, réside surtout dans ce fait que l'auteur réussit presque à faire de la clarté sur la confusion des sentiments. Une des difficultés de la relation humaine, en effet, est souvent que l'on ne sait pas très bien ce que l'on ressent. Les émotions et la raison ne s'harmonisent pas. On distingue mieux, après la lecture de ces ouvrages, ce que sont les sentiments.

Une de leurs qualités secondaires est de montrer que tous sentiments, amour naissant ou amitié, sont en mouvement et qu'ils répondent aussi, mais non totalement, aux besoins de l'organisation sociale. Ainsi, l'amour à l'état naissant peut devenir « mariage » qui est une institution. L'amitié, elle aussi, se plie parfois aux besoins sociaux.

Enfin, Francesco Alberoni ne s'intéresse aucunement à la psy-

chologie. Son approche, sur ce point, est tout à fait originale. Ce n'est pas tous les jours en effet que les sociologues s'intéressent aux sentiments.

Deux très beaux livres, assez simples mais non réducteurs. Dans ce domaine, il n'y a pas de recettes. Deux livres qui seront très utiles, ne serait-ce que pour mieux comprendre ce que l'on ressent. Avec cet espoir, naturellement, que l'amour à l'état naissant et l'amitié coïncident. Le peuvent-ils? Francesco Alberoni ne répond pas à cette question.

L'impureté

Les dernières décennies ont été placées sous le signe du terrorisme de l'avant-garde et des idéologies. On ne pouvait faire un pet sans qu'aussitôt on y place une « grille », souvent marxiste, puis maoïste, etc. Tout ce qui dépassait était éliminé. Cela vaut pour la politique et le récent « virage du PQ » en est un exemple frappant. Cela vaut aussi en art et, désormais, peu de gens se permettraient ce genre d'exercice.

Guy Scarpetta fait partie de la nouvelle génération de critiques d'art qui, lassé de la voie « pure et dure » de l'idéologie, prône l'impur. Son dernier livre s'appelle précisément *L'Impureté*, mot qu'il ne faut pas comprendre dans son sens sexuel mais dans son acception la plus large. Pour Guy Scarpetta rien n'est innocent. Rien n'est naturel. Au fond, c'est l'un des partisans du retour au baroque.

Guy Scarpetta s'intéresse surtout à l'art (il collabore à *Art Press* excellente revue arisienne). Il parle aussi de littérature, de musique. *L'Impureté* est donc un essai sur l'art en général. Sa forme, tout à fait particulière, tient tout autant à l'essai qu'au journal. On a souvent l'impression que les textes contenus dans cet ouvrage ont été écrits au jour le jour, sur l'instinct. Il y a donc un aspect intime dans ces pages brillantes et très personnelles. Un peu touche-à-tout? Certainement. Mais, pour l'auteur, c'est le droit de chacun de puiser où il veut matière à sa réflexion.

A noter que Guy Scarpetta sera à Montréal le 30 novembre (à la galerie L'Aube) pour présider une table ronde, sur le sujet de l'impureté. Quoi d'autres?

(1) *Le Choc amoureux* par Francesco Alberoni, 190 pages, Ramsay éditeur.

(2) *L'Amitié* par Francesco Alberoni, 190 pages, Ramsay éditeur.

(3) *L'Impureté* par Guy Scarpetta, 390 pages, Grassert éditeur.



Orthographe (6)

Devant l'ampleur qu'avait prise le procès de la dénommée Orthographe, le parquet dut instaurer une série de mesures, comme celles de changer de salle d'audience ou d'instituer des conférences de presse journalières, pour répondre à l'intérêt vraiment populaire que suscitait une cause aussi fameuse. C'est donc dans une salle de rêve, dite de l'OSM, que la justice fit face à la musique. S'orchestre alors le libre-échange qui suit entre le juge et l'accusée.

— Madame, dit le magistrat, sachez que la Cour vous dénie le droit d'abuser du bas langage dont vous vous êtes rendue coupable à la dernière audience. Il vous est donc prescrit de laisser sur le trottoir certains mots vulgaires et malhonnêtes. Aussi, veuillez parler comme il convient de vous écrire, c'est-à-dire selon la norme et le bon usage.

— Je m'excuse de mes écarts de langage, votre Honneur, et vous promets de bien me conduire. Puis-je maintenant vous faire part des déboires que m'a occasionnés mon second mariage forcé?

— Si vous croyez que cela peut aider votre cause, allez-y.

— Outre de m'avoir fait passer pour une lesbienne, la rumeur publique a aussi voulu que je sois mariée à un être ignoble, cruel, sexiste, répressif et surtout terriblement ennuyeux. Ce mariage, dont je n'ai jamais voulu, je vous l'assure, monsieur le juge, a ruiné ma réputation à jamais bien au-delà de nos frontières.

— Et comment s'appelle cette autre femme de votre vie, demande alors le juge.

— Mais ce n'est pas une femme, proteste vivement l'Orthographe. C'est un homme, votre Honneur, enfin... quelque chose du genre d'isons, masculin... Mon pseudo-mari, on l'appelle partout *le français*.

— Avec ou sans majuscule?

— Sans, bien sûr. Ce serait trop d'honneur que d'en faire un nom propre. C'est un sale mec, votre Seigneurie.

— A l'ordre, madame, à l'ordre sinon je vous fais copier cent fois votre nom. Poursuivez. Vous parliez de celui que vous appelez *le français*...

— Oui, c'est ça. Cet individu m'a connue à l'école. Aujourd'hui, il en est une matière respectable. Mais c'était un souteneur, votre Seigneurie, je le jure. Un proxénète, si vous préférez. Il était d'ailleurs terriblement scolaire, tellement... primaire, même au niveau secondaire, avec ses manuels de lec-

ture, de grammaire, de composition et de littérature toujours empesés sous son bras. Le français, quand j'y pense, monsieur le juge, c'était la terreur de tous les écoliers et écolières. Dans un premier temps, il avait réussi à se faire mettre au programme de l'instruction publique à la place du latin grâce à la complicité des Jacobins. Mais...

— Quand ces événements se sont-ils produits?

— Justement, durant la Terreur, en mai 1794, votre Honneur, en pleine Révolution française, comme chacun sait.

— Ne soyez pas impertinente, madame, et dites-nous plutôt ce qui s'est passé par la suite.

— Dans un deuxième temps, il a séduit notre directrice, soeur Grammaire, afin d'obtenir ses faveurs à l'école même. Cela lui évitait de devoir rendre des comptes à mon amie, la Langue française, son épouse légitime qui elle, vivait à l'extérieur de l'établissement. Enfin, tout cela est fort compliqué et...

— Je ne vous le fais pas dire. Au fait, je vous prie. Arrivez au fait.

— Sa dernière manoeuvre, au français, elle a consisté à me faire prendre en charge par soeur Grammaire. Je suis vite devenue son esclave, vous savez, et c'est elle, la perverse, qui m'a finalement présentée dans toutes les écoles comme l'épouse du français, mariée en communauté de biens et d'intérêts avec lui, et tout et tout. Vous comprenez pourquoi maintenant à l'école, moi, l'Orthographe, on me prend pour le français? Si je suis devenue soutenue, c'est parce qu'un souteneur s'est servi de moi en me faisant passer pour lui avec le concours empressé de sa maîtresse qui n'était nulle autre que cette soeur Grammaire. Voilà la vérité. Franchement, monsieur le juge, faut-il être assez victime du mauvais sort pour être irrémédiablement confondue avec le français par tous mes usagers?

Visiblement ébranlé par une aussi triste histoire, le juge sentit la compassion l'envahir. Était-il possible que le mécontentement actuel des usagers de l'Orthographe puisse avoir été le résultat d'une horrible méprise que l'histoire avait sanctionnée? En toute justice, pensa-t-il, il importe que la prévenue soit vite arrachée des griffes de ces deux personnages assez louches qui semblent être incrustés dans nos écoles.

— La dernière audience aura lieu la semaine prochaine, proclama-t-il. Notre sentence y sera rendue. (À suivre.)



LIONEL ALLARD

Pourquoi écrivez-vous ? C'est là une question qu'on pose souvent aux romanciers. Les réponses varient, mais parfois en refermant un livre on se dit qu'il a été conçu en fonction d'un but précis, unique, celui de faire resurgir de l'oubli des gens humbles dont l'Histoire, avec le gran 'H', ne retient pas les noms. C'est cela justement qui caractérise les ouvrages de Lionel Allard. Plus memorialiste que romancier, il s'efforce de relater des faits et de mettre en scène des personnages qui reflètent l'esprit d'une époque.

Son aventure d'écrivain commence en 1951. Instituteur, il ne cessait alors de se perfectionner en décrochant brevets et diplômes. Tantôt il enseignait et tantôt il assumait des postes d'inspecteur jusqu'au niveau de conseiller — cadre au ministère de l'Éducation. En chemin, il avait décidé de raconter, en collaboration avec Gérard Filteau, *L'histoire de l'inspection des écoles dans la province de Québec*, dans un livre de 300 pages, puis, en 1972, les éditions Beauchemin ont publié son premier roman *Au fin bout de l'espoir*.

L'ancienne Lorette

Sept ans plus tard paraît chez Leméac la monographie de *L'ancienne Lorette* que son style particulièrement vivant rend fort agréable à lire. Une documentation très fouillée et très variée, des détails qui à eux seuls pourraient constituer la trame d'un roman et l'image d'un petit monde qui évolue à son propre rythme. C'est ainsi par exemple que chaque année le curé inscrit les « faits remarquables de l'année. » En 1836, il note : « Mendiante âgée qui fumait la pipe. On l'appelait Pipette. Au mois de décembre, elle meurt subitement chez Jean-Baptiste Drolet. » Au village c'est cela l'événement important ! L'univers entier peut continuer de s'agiter, dans les maisons et à la taverne, comme sur le parvis de l'église après la messe, on parle de Pipette et on se demande pourquoi justement elle devait décéder chez Jean-Baptiste... Et petit à petit, à travers ces notes dans les registres, que l'auteur reprend, apparaît l'image authentique de l'évolution du Québec avec ses hivers durs, ses échecs, ses progrès et ses caractéristiques distinctives. Ceux qui ont lu la monographie de Lionel Allard ne pourront jamais plus prendre l'avion à Québec sans se souvenir qu'ils

sont à l'ancienne Lorette et sans regretter son folklore et ses gens d'autrefois...

Mademoiselle Hortense ou l'école du Septième rang

Ancien instituteur, Lionel Allard semble éprouver le besoin de les mettre en scène et de défendre surtout leurs « victimes », celles qui pendant longtemps dispensaient le savoir dans les écoles du Québec ; les maitresses d'école. Il le fait dans son roman avec esprit et humour.

« Dès le lendemain, tout le rang savait que l'institutrice avait participé à la veillée dansante qui avait soulevé l'ire du curé. Sur ces entrefaites, une mauvaise langue avait lancé la rumeur qu'elle avait été engrosée par un de ses visiteurs nocturnes. En apprenant que ce rumeur avait atteint le magasin général, la boutique de forge — et sans aucun doute le presbytère — elle s'était hâtée de ramasser ses nippes et de déguerpir sans même réclamer son dû à la commission scolaire. On était à la fin de mars. »

Dans l'école, privée de son institutrice, une jeune fille de seize ans devra assumer l'enseignement jusqu'à la fin de l'année. Les élèves de l'époque n'ont qu'à se contenter de peu et de toute façon ils vont monter de classe puisqu'il n'y a pas d'autre solution. Hortense, pour sa part, continuera à être mal payée et rigoureusement surveillée par la communauté. Elle ne pourra pas épouser le beau François, fils aîné du seul marchand général de la paroisse. François doit garder ses parents avec lui jusqu'à leur mort, Hortense préfère rester seule et un jour démissionne pour partir au loin. François se défendra pendant deux ans, puis contraint et forcé par sa famille, par les voisins et par monsieur le curé, il épouse une pauvre petite servante. « La vie continua », écrit Lionel Allard, « terne, sans surprise. Ils eurent cinq enfants vigoureux et turbulents qui faisaient le désespoir de leur grand-mère. »

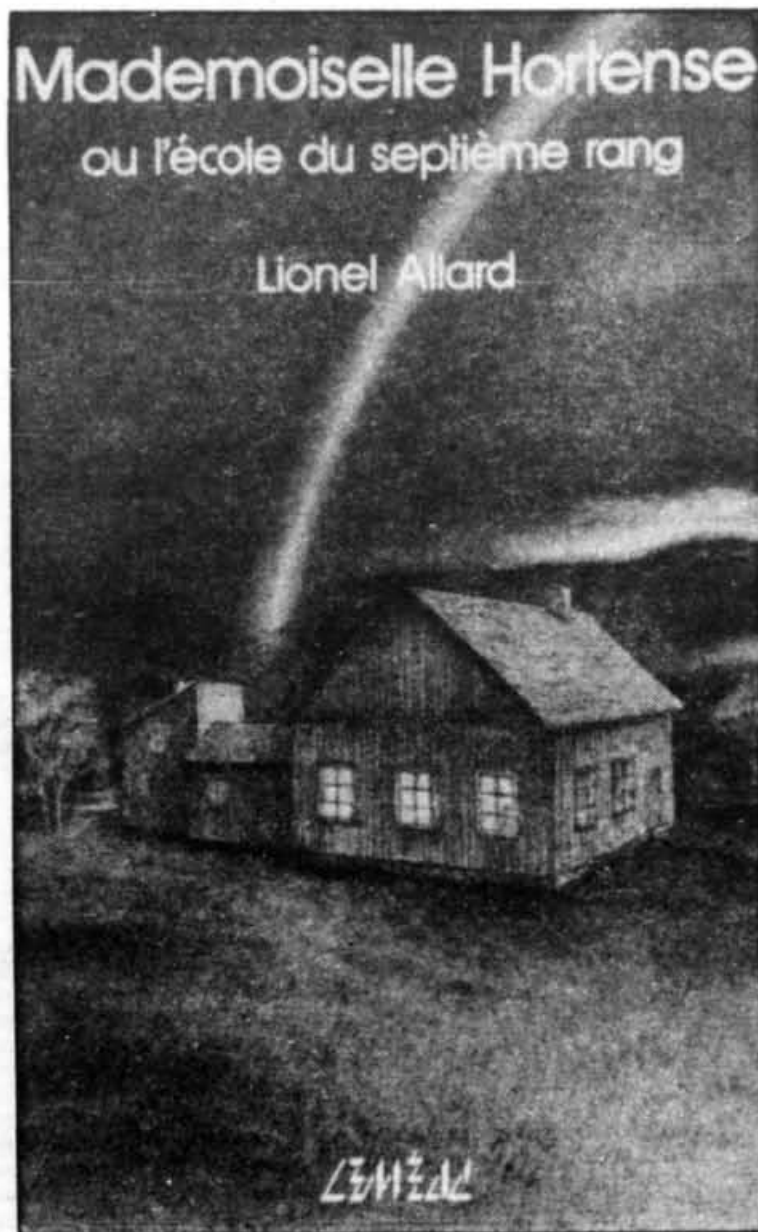
L'auteur rend hommage à la solitude et au courage de ces maitresses d'école, désormais disparues, et dans un sens plus large il semble avoir envie de magnifier ce qu'il trouve de particulièrement noble dans l'existence humaine ; le courage et l'espoir.

Son livre le plus récent, pu-

blié aux éditions Leméac en 1983, c'est l'histoire de Claude Bélanger, jeune Gaspésien qui lutte contre l'infirmité. Diminué à cause de la paralysie cérébrale il ne capitule pas. D'une étape à l'autre il progresse, il s'intègre, il s'adapte et il s'implique. C'est ainsi qu'il parvient à gagner sa vie, à être autonome et à ne dépendre de personne. À sa façon il surmonte son handicap et fait ainsi la preuve que le mot « impossible » ne correspond pas à sa réalité à lui.

Lionel Allard décrit chacune des étapes de cette lutte, à partir de l'enfance où à l'école primaire le handicapé est obligé de se battre pour apprendre comme les autres, jusqu'à l'âge adulte. Il le fait avec beaucoup d'attention comme s'il tenait à ne pas omettre le moindre petit détail, mais c'est cela sans doute qui donne à son livre sa véritable dimension. Par bout, cela peut paraître à certains agaçant, mais puisque dans la littérature québécoise contemporaine on trouve des descriptions tout aussi minutieuses du vide existentiel, cela se justifie en quelque sorte. Et puis il y a l'atmosphère qui se dégage du texte et qui le rend vivant. À travers les discussions avec les médecins et les spécialistes, les représentants des syndicats et les fonctionnaires, on apprend ce que cela signifie la solitude d'un être humain différent des autres qui veut préserver sa liberté. Etrange petit bouquin dont l'auteur essaie d'éviter la critique et l'amertume à l'égard de la collectivité des « intervenants » tout en idéalisant ce Claude qu'il ne cesse d'admirer sans réserve de la première page à la dernière.

Lionel Allard va-t-il continuer à poursuivre un but précis dans ses futurs romans ? Son éditeur annonce un roman historique en préparation et il ne reste qu'à espérer qu'il sera publié sous peu...



À LIRE

<i>Au fin bout de l'espoir</i> , roman, Montréal, Ed. Beauchemin	1972
<i>L'ancienne Lorette</i> , monographie, Montréal, Ed. Leméac	1979
<i>Mademoiselle Hortense, ou l'école du Septième rang</i> , roman, Montréal, Ed. Leméac	1981
<i>Le Goéland blessé</i> , Montréal, Ed. Leméac	1983



Du rythme et des blues

La compagnie de disques Atlantic vient de frapper un grand coup, de ceux qui éoustillent les amateurs de musique populaire. Elle a tout simplement décidé de regrouper en sept albums doubles les plus grands succès du Rythm and Blues contenus dans l'incroyable catalogue de la maison remontant à 1947 pour se terminer en 1974. Chaque disque retrace la musique d'une époque, dont le souffle est perceptible, encore aujourd'hui, dans différentes expressions de la musique populaire, comme le rap, le funk, le pop, le rock et le jazz bien sûr.

En 1947, ce qui sera appelé le RnB n'avait pas encore déterminé cette structure si reconnaissable que les gens allaient adopter sans réserve. Mais chacun sentait à l'époque que quelque chose d'explosif fermentait dans les cuves secrètes de la musique noire, au point même que l'on parlait parfois de New Music pour identifier, tant bien

que mal, ce qui semblait vouloir émerger du contact et du brassage de genres musicaux aussi variés que le swing noir, le jazz hybride des combos, le boogie-woogie, la musique de bar, le blues hurlé du Delta, ou le blues ondulant des ensembles d'harmonie vocale. Le RnB, alors en pleine gestation, informel, en plein devenir, se cherchait un style et un nom. Il allait les trouver en regroupant le soul du blues et du gospel, les thématiques du ghetto, et surtout le rythme féroce du boogie et du swing renforcés par la puissance des cuivres et des guitares électriques. Le résultat sera spectaculaire. Le RnB commençait alors une longue carrière.

Le premier album couvre les années 1947-1952. On assiste à la mise en forme du RnB avec les Joe Morris, Joe Turner, Frank Culley et l'inséparable compagnon de cette musique neuve Ray Charles. Le RnB en est encore à ses balbutiements. On reconnaît aisément les in-

fluences, comme Gospel, le piano stride, le jazz de Fats Wallers ou la griffe vocale du sweet blues-jazz à la Billy Hollyday.

Déjà sur le deuxième album, allant de 1952 à 1955, le style RnB s'affermi. On ne garde du folklore noir que la vivacité des rythmes et la beauté des lignes mélodiques. Le rythme devient alors plus syncopé et les voix plus nerveuses. Mais on chante toujours la vie du ghetto, la petite vie quoi. Ray Charles et Joe Turner sont encore de la distribution, mais de nouveaux acteurs interviennent comme le fameux Professeur Longhair, dont l'un des pupilles sera Docteur John, pianiste de la Nouvelle-Orléans, ou La Vern Baker, ou Tommy Ridgley. Fait remarquable, le RnB commence à se dégager de la complexité d'un certain jazz pour privilégier une plus grande simplicité. Il mise de plus en plus sur le rythme pur, lourd et puissant, avec basse et batterie, et sur la scintillance des guitares et des cuivres. Mais plus encore, il joue la carte des voix utilisées en harmonie comme des instruments, comme le prouvent des

groupes comme The Clovers, The Chords et surtout The Drifters. Il faut signaler aussi que certains Noirs alors accélèrent le rythme du RnB et réduisent le nombre d'accords, pour créer une musique rauque et rêche, que dans pas longtemps on nommera Rock-n-Roll... La musique pop telle qu'on la connaît aujourd'hui prenait son envol.

L'album 3, 1955-1958, confirme les avancées du RnB, dont le matériel se raffine en même temps qu'il se définit de mieux en mieux. De jeunes loups font alors leurs premières armes dans le genre, pour le rendre encore plus robuste, plus efficace, comme The Cookies, Clyde McPhatter, Chuck Willis ou encore The Coasters auxquels on doit le classique Yakety Yak. Le RnB se taille une place de plus en plus importante sur les charts.

Sur le quatrième album, 1958-1962, la spécificité du RnB, sa rage, sa folie, son rythme, son âme, s'établit de manière indélébile. On retrouve encore les figures connues comme Ray

Charles, The Coasters, The Drifters, mais apparaissent alors de nouveaux musiciens fabuleux qui feront rugir le RnB comme jamais auparavant. Comme le bluesman électrique Ben E. King, Solomon Burke, et surtout Ike Turner, The King of the Rythm, le futur de Tina, et Booker T. and MG'S. L'addition de gospel et de rythmes latino-américains rendaient alors le RnB plus flamboyant encore.

Les albums 5 et 6, 1962-1969, sont tout simplement magnifiques. Ils offrent à l'auditeur quelques-unes des meilleures chansons du RnB, de même qu'ils mettent en vedette les plus grandes stars du genre. Comme l'inoubliable Otis Redding, qui allait influencer Jimi Hendricks, Rufus Thomas, Wilson Pickett avec le superbe In The Midnight Hour, Joe Tex, Sam and Dave, Willie Tee, Aretha Franklin dont l'incursion dans le RnB devait rester marquante, Roberta Flack, King Curtis avec son Memphis Soul Stew qui met en évidence l'une des meilleures sections de cuivres de la musique populaire. Et il y en a encore bien d'autres. Jamais le RnB n'avait atteint de tels sommets: rythmique colossale, énergie dévastatrice, puissance et hargne, faite pour la danse et la transe, sur fond de revendications noires, Watts, Détroit, Los Angeles, Martin Luther King, un moment historique canalisé par et dans le RnB. Toujours la musique, pour devenir une vedette et échapper à la misère noire du ghetto.

Déjà sur le dernier album, 1969-1974, le RnB perd de sa puissance, comme s'il devenait plus sage. Ce serait plutôt qu'il avait livré au monde sa force et sa rage. Toute la musique populaire fut influencée par le RnB dont on sent encore aujourd'hui les accents. D'ailleurs le funk allait puiser dans le RnB son sens du rythme, ses thématiques, avec en tête James Brown, The Soul Brother, qui chantait et chante encore Say It Loud, I Am Black, and I Am Proud.

De fait, la compagnie Atlantic termine cette anthologie du RnB en 1974. Mais les choses ne sont pas si simples. On s'inspire encore présentement du RnB, on utilise ses lignes mélodiques. Quand on écoute bien, Michael Jackson est en plein dans la lignée d'un certain RnB.

Après tout, le rythme et l'émotion n'ont pas d'âge. Il n'y a que les gens qui vieillissent. Ils oublient alors que jadis ils aimaient bien danser.

Atlantic Rythm and Blues, 1947-1974, est une remarquable compilation. À posséder à tout prix pour ensuite se laisser posséder. □

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

GÉRARD MANSET
«PRISONNIER DE L'INUTILE»
IMPORT EMI 1724661

Le douzième album avec pour option la nostalgie. Des chansons tristounettes, il nous donne vraiment la rondelle qu'on attend quoi. C'est ça qui est bien: plus c'est triste, plus on est ravi, hein!!.. Voix liquides lumineuses à pulsion de vie et fixation morbides. Et boum! Inélectable, le sceau Manet tombe, au détour des phrases: «Où sont les vastes terrains vagues de mon enfance» (les enfants des tours) «Avec le temps les gestes meurent». Et rien ne reste rien ne demeure (deux voiles blanches) «Draps mouillés de tous les cris, les odeurs du temps qui fuit» (Chambre d'Asie) «Pas d'avenir, pas de passé» (Mauvais Karma). Toutes les plaintes et les complaints de ce disque sont à vif et lumineuses. En dehors des textes, le climat, la facture de l'album flottent dans un grand bain de réminiscences diffuses continues d'époques enfuies. Manet ensorçèle les gens qu'il effleure. Manet est précieux comme le silence. Il y a quelque chose chez cet homme, qui est impressionnant et impressionniste. Un disque qui plonge dans des transports de ravissements.

WALL OF VOODOO
«SEVEN DAYS IN SAMMYSTOWN»
IRS 5662

Rien que du rock'n'roll brailant et décoiffant, envoyé avec crânerie et insolence, sans un gramme de graisse superflue. Un bon shoot de rock tout simple qui ne demande rien à personne. Le rock des Voodoo est jubilatoire et sans complexe. La formule ne va pas chercher midi à quatorze heures: il n'y a dans ce disque rien d'autres que des chansons nerveuses comme un buveur de bière à la taverne qui découvre que l'heure de fermeture arrive, des guitares beaucoup de guitares et la voix du nouveau chanteur Andy Priboy. Une interprétation qui vous tord si bien les mots que, même si vous ne parlez pas anglais, vous saurez au ton de quoi il ressort. Je ne vais pas m'amuser à décortiquer les titres, vous n'avez qu'à écouter. À vous de voir si ça vous intéresse de recueillir la preuve que le rock'n'roll n'est pas un moribond.

MIKE + THE MECHANICS
ATLANTIC 78 12871

Mike Rutherford ancien bassiste des Genesis est un compositeur essentiel et magnifique quand il était avec le groupe tant il n'est pas tout à fait fait pour le solo mais quand même, voyons voir. Car Rutherford nous y livre une musique très belle qui pourrait être d'ailleurs du Genesis pur, avec l'énergie, les palpitations, les tendresses mais sans parvenir aux émois qui font la fascination de Genesis. On guette toujours l'événement dans ce disque, mais aucune créne ne se produit sur l'oscilloscope de notre émotion, si ce n'est que fugitivement, car les mélodies sont belles, mais elles ne sont pas mobilisées, elles manquent de vitalité. Immuable, sans grand déferlement bien rodé. Sans prétention aucune, ce disque ne déchainera pas les feux de la passion, ce n'est qu'un album à entendre.

FINE YOUNG CANNIBALS
IMPORT LONDON LONLP-16

Oui la «soul» exprime le feeling qui traverse leur musique. C'est ce qu'ils font, ils travaillent sur le feeling, parce que leurs influences sont la musique et les chanteurs soul d'autrefois (en particulier Otis Redding). Des chansons courtes, faciles, bien foutues, arrangées avec éclats, des mélodies pour tous, petits et grands, un son universel, des rythmes sautillants et un sens aigu de la mélancolie, adoucie par une trompette travaillée, un piano souple et discret, avec une guitare rebondissante, et une basse qui mésarde. Le tout joué avec parcimonie utilisant la technologie au minimum. Un disque chaud qui mousse comme une canette de bière balancée avec un swing revivaliste du Motown Sound. Ils sont un trio qui ne s'inscrit sans doute pas au fronton de l'histoire mais ont, du moins, réussi à faire un lot de chouettes chansons. Pas vital, non, mais régénérant, oui.



Les chiens des neiges

Lorsque à six ans, Bernard de Vallicourt rêvait au Canada en lisant le Croc Blanc (livre d'aventures) de Jack London, il se voyait surtout dirigeant un traîneau tiré par des chiens esquimaux dans une nature sauvage s'étendant à perte de vue. Il ne se doutait pas alors qu'un jour il quitterait la France pour venir s'établir ici. « Les grands espaces, la vie sauvage, c'est au Canada que je les imaginai », dit-il.

Une fois arrivé au Québec cependant, il doit se contenter pendant quelques années du paysage urbain de LaSalle, où il travaille comme jardinier-paysagiste, et de celui de Côte-Saint-Luc, où il occupe le poste de contremaître des parcs pendant quatre ans. « Mais avant d'occuper ces deux fonctions qui avaient un rapport avec la nature sans toutefois me permettre d'y plonger véritablement, j'ai eu 14 emplois et 12 adresses en ville ! » dit-il en riant. Durant tout ce temps, son rêve ne le quitte pas. Il décide enfin de se construire un chalet en bois rond à Saint-Michel-des-Saints. « En arrivant à Saint-Michel, confie-t-il, en admirant ces vastes espaces boisés, territoires de chasse et aussi de pêche, j'ai réalisé que c'était exactement l'idée que je m'étais faite des territoires sauvages. Cependant, j'ai été fort surpris de la dévastation des forêts. Moi, je voulais vivre de la forêt, mais sans l'abimer. »

Une autre vision du monde

Ne pouvant plus vivre sans la nature, il quitte la ville avec femme et enfants, décidé d'habiter à l'année à Saint-Michel-des-Saints. Il achète deux chiens — des huskies sibériens bien entendu — qui portent les noms de Pando et Mahogany, et se fait engager comme bûcheron. « La compagnie pour laquelle je travaillais ne faisait pas de coupes à blanc heureusement ! » est-il fier de dire. Bien sûr, ce n'est pas encore la vie dont il avait rêvée. Mais la famille doit se nourrir et Bernard de Vallicourt, grand et fort, énergique comme pas un, bûche en attendant de trouver une façon de vivre un quotidien plus en accord avec sa philosophie. Lentement, il apprivoise la forêt et s'habitue au tempo

sauvage d'une façon merveilleuse, tout en te permettant, l'hiver, d'aller toujours plus loin sans respirer le monoxyde de carbone de la motoneige, par exemple. Guidant ton traîneau tiré par les chiens qui avancent sans bruit dans la neige immaculée, respirant à pleins poumons l'air très pur de la forêt — c'est loin, Saint-Michel ! —, tu as forcément une autre vision du monde », dit-il.

Petit à petit, Bernard de Vallicourt augmente le nombre de ses huskies. Cela coûte cher, d'autant plus que Pando se déchire la patte un jour et que Yuka doit accoucher par césarienne, à Joliette. « Nous n'avions plus, dit-il, le même budget que celui que nous avions en ville, mais nous étions tellement plus heureux ! » dit-il. Sa passion pour les chiens grandit toujours et, en parallèle, celle pour la vie sauvage. Maintenant il coupe du bois, mais c'est afin de construire d'autres maisons en bois rond à Saint-Michel-des-Saints. Il a appris la technique par lui-même et ses clients sont très satisfaits. Ce métier lui va comme un gant, puisqu'il lui permet d'aller à son propre rythme tout en vivant dans et de la forêt. Et en passant des hivers en compagnie de ses chiens des neiges !

« Mon Grand Nord à moi »

Mais le Grand Nord, direz-vous, ce n'est pas à Saint-Michel ! Bernard de Vallicourt, lui, considère que la région qui entoure ce village est suffisamment située au nord du Québec — la route n'est plus pavée après la sortie du village ; elle devient gravelée jusqu'à la réserve indienne Manouane — et suffisamment déserte, avec ses deux réserves de chasse, la Mastigouche et la Rouge-Matawin, pour que l'on se considère au « bout du monde du Québec » lorsqu'on y vit. « Pourquoi aller jusqu'à Shefferville et payer \$500 de frais de transport aérien, lorsque la région de Saint-Michel-des-Saints, en hiver, vous donne l'illusion d'être dans le Grand Nord ! » s'exclame plus lent et régulier de la campagne. Son réconfort : la lecture — il dévore Proust — et l'amitié loyale de ses chiens. « Des chiens, dit-il, qui font corps avec l'environnement



Bernard de Vallicourt en compagnie de deux de ses chiens.

me de Vallicourt, en train d'atteler ses 11 chiens aux traîneaux de bois. « Je suis allé dans le Grand Nord, le véritable, ajoute-t-il, mais c'est ici que je veux vivre. C'est un Grand Nord plus abordable ! »

Je le regarde. Le teint basané, le regard aussi vif que celui de ses huskies, la voix rauque mais qui porte loin lorsqu'il crie ses directives à ses bêtes à l'écoute, le corps très droit et la démarche souple, il cadre bien avec l'idée qu'on se fait d'un homme de la forêt. Avec lui, les vacanciers qui viennent vivre la riche expérience d'une journée d'expédition en traîneau — 25 kilo-

mètres en forêt —, se sentent en confiance. Ils savent qu'ils passeront des moments à la fois excitants et reposants dans cette région où l'on peut enfin être seul avec soi-même et ne plus en avoir peur. L'expédition, offerte par de Vallicourt en collaboration avec le Centre de vacances familiales la Matawin (dont je vous parlais il y a deux semaines), se fait en l'espace d'une seule journée et vous conduit jusqu'à l'île de Saint-Ignace, petit village inondé en 1934 et devenu désert, où vous prenez votre repas du midi entouré d'arbres enneigés. Trois traîneaux tirés par les chiens de

Vallicourt vous y mèneront. Mais attention : trois personnes seulement à la fois peuvent vivre l'expérience, c'est-à-dire une personne par traîneau. Et sur semaine, ne l'oubliez pas, puisque les week-ends sont réservés aux familles. Coût de l'aventure : \$80. Cela comprend une nuit au Centre la Matawinie, déjeuner copieux à la cafétéria, dîner en forêt et souper au Centre la Matawinie. Vous pouvez, bien sûr, dormir chez vous et arriver à la Matawinie en matinée : il ne vous en coûtera alors que \$55. (Réservations : (514) 833-6371, à Saint-Michel-des-Saints).



Aux Éditions La Presse de beaux livres à offrir



L'encyclopédie micro-ondes
Pol Martin
Un magnifique livre comptant plus de 500 photos couleurs. Reliure cartonnée de luxe.
416 pages

pour la Saint-Valentin



Ces merveilleux oiseaux du Canada
Candace Savage
Un livre d'une beauté exceptionnelle, illustré d'une centaine de photos en couleurs. Cartonné, avec jaquette.
214 pages



100 ans d'actualités de LA PRESSE
1884-1984
Revivez cent ans d'actualités. Un livre qui plaira autant aux jeunes qu'aux moins jeunes.
334 pages



Le scrabble
Philippe Guérin
Des techniques aptes à améliorer le jeu du débutant comme celui du joueur plus expérimenté.
184 pages



René Lévesque... 76 à 85
Girerd nous rappelle, par le biais de la caricature, les années de René Lévesque comme premier ministre du Québec.
208 pages

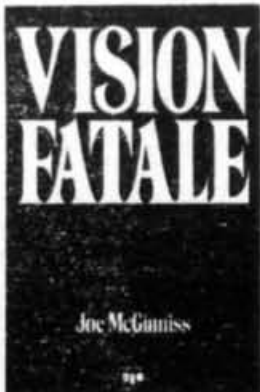


Les grandes dames de la cuisine au Québec, Volume I
Richard Bizier
Huit grandes dames de la cuisine ont livré à l'auteur leurs recettes préférées. Il leur a alors dédié les siennes.
240 pages



Les grandes dames de la cuisine au Québec, Volume II
Richard Bizier
Un hommage à huit autres pionnières de la cuisine au Québec. Plus de 200 recettes.
304 pages

En vente partout



Vision fatale
Joe McGinniss
Revivez avec fidélité l'une des enquêtes criminelles les plus complexes que l'Amérique ait connues. Un suspense si puissant que nul lecteur ne pourra l'oublier.
656 pages



Au nom du père et du fils
Francine Ouellette
Déjà vendu à plus de 10000 exemplaires, ce roman fut finaliste au prestigieux Prix Molson 1985.
632 pages



Au nom du père et du fils
Le Sorcier
Francine Ouellette
La suite palpitante de « Au nom du père et du fils » qui a consacré Francine Ouellette au rang des meilleurs auteurs du roman historique québécois.
568 pages



La planche à voile
Mike Gadd, John Boothroyd, Ann Durrell
Chacun y trouvera les renseignements et les recommandations indispensables à la pratique de ce sport passionnant et plein de défis. Nombreuses illustrations.
128 pages



La fine cuisine italienne
Pasquale Carpino
Plus de 300 recettes de cuisine régionale italienne. Nombreuses photos.
240 pages



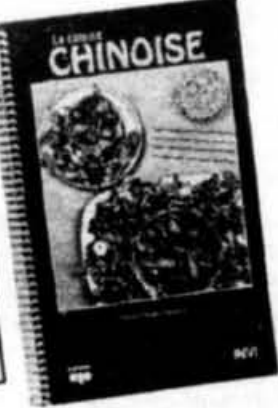
Le guide du Québec collectif
Cette nouvelle édition révisée vous fait découvrir en 17 chapitres un vaste pays à explorer et à aimer. Cartes routières.
432 pages



Cuisine du Québec
Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec
Découvrez les recettes régionales du Québec telles qu'elles se pratiquent encore dans nos régions. Nombreuses illustrations couleurs.
152 pages



La cuisine au micro-ondes à votre portée
Thérèse Daigle-Charette
Professeur à l'Institut national des Viandes, l'auteur nous livre plus de 120 recettes. Reliure spirale.
160 pages



La cuisine chinoise
Thérèse Daigle-Charette
Ce livre vous permettra d'apprendre une des cuisines les plus appréciées au monde. Reliure spirale.
148 pages

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE



Service rapide et efficace
285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h. Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s) par un crochet:

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() Ces merveilleux oiseaux du Canada (837)	49,95	39,95
() Cent ans d'actualités		
De luxe personnalisé (888)	49,95	
Régulier (501)	24,95	19,95
() Le scrabble (589)	9,95	7,95
() René Lévesque... de 76 à 85 (884)	13,95	11,15
() Grandes dames, volume I (762)	13,95	11,15
() Grandes dames, volume II (590)	14,95	11,95
() Encyclopédie micro-ondes Pol Martin (519)	39,95	31,95
() Vision fatale (503)	19,95	15,95
() Au nom du père et du fils (507)	19,95	15,95
() Le sorcier (840)	19,95	15,95
() La planche à voile (587)	14,95	11,95
() Fine cuisine italienne (574)	14,95	11,95
() Guide du Québec (596)	9,95	7,95
() Cuisine du Québec (812)	13,95	11,15
() La cuisine au micro-ondes à votre portée (894)	14,95	11,95
() La cuisine chinoise (905)	14,95	11,95

IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/ Card
VISA no.

À retourner aux:
Éditions La Presse, Ltée
44, Saint-Antoine ouest
Montréal, Québec
H2Y 1J5

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

CODE POSTAL

TÉL

TOTAL

ci-joint

(plus 15 pour frais de poste et manuscrits)